

Le QUARTIER

LE LAM

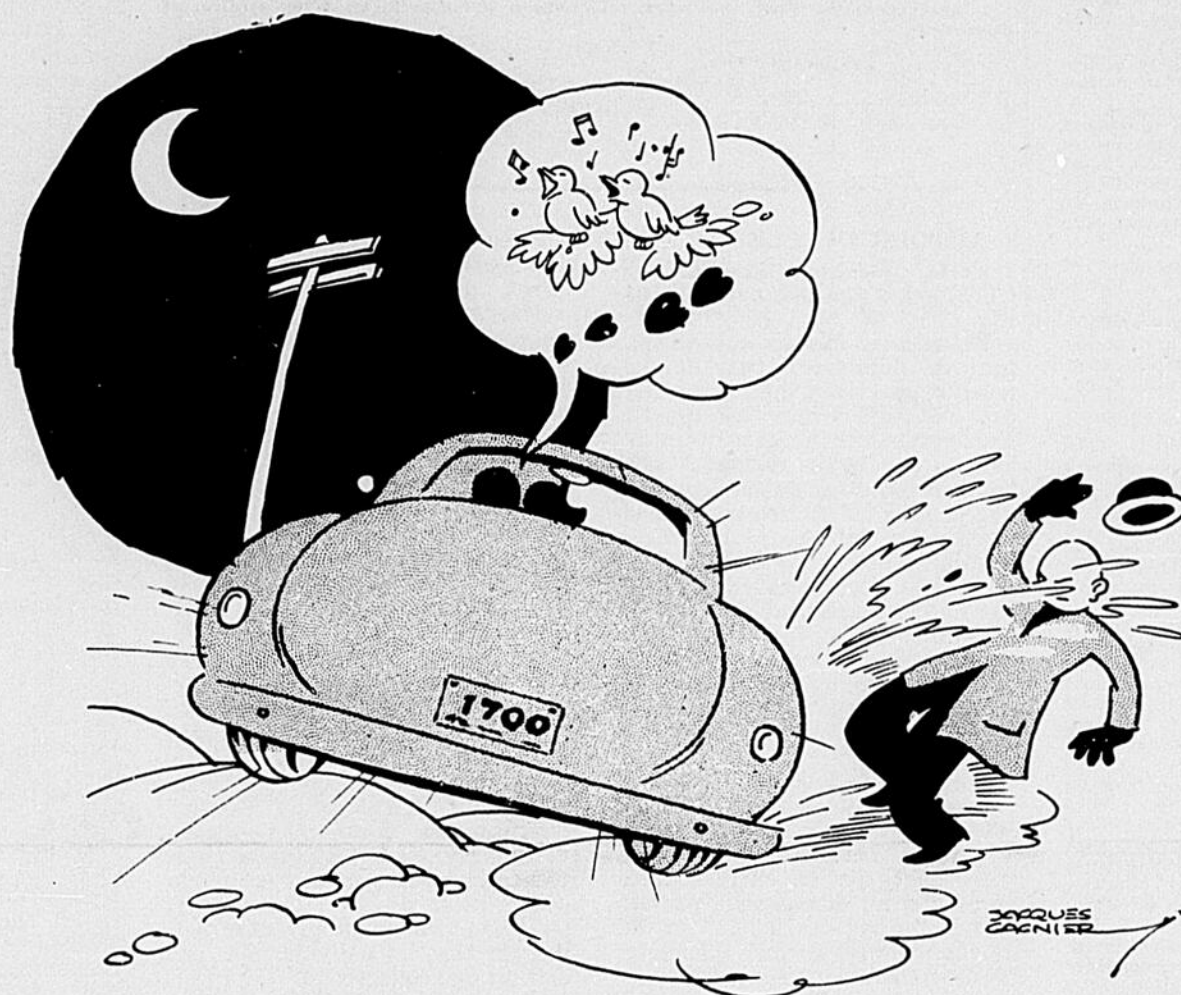
Directeur : JACQUES GENEST

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef : MARCEL THÉORET

A LIRE DANS CE NUMERO

L'OEIL DE CARABIN	
NOTRE ENQUETE	ADRIEN MALO, O.F.M.
L'HONNEUR DE CARABIN	
L'A.G.E.U.M. ET L'EMPRUNT	FLORIAN LEROUX
LE MONDE MODERNE	
"SUGGESTIONS SUR NOTRE ENSEIGNEMENT"	ROBERT GENEST
DE PAUL CLAUDEL ET DE "L'ECHANGE"	CHARLES DUMAS
AUX CONCERTS SYMPHONIQUES	X.X.X.
A L'ECOLE DE MUSIQUE D'OUTREMONT	JEAN SAURIAC
HOMMAGE A JEAN VALLERAND	PAUL CHOLETTE
MECONNUE	CLAUDE LAMER
LA FEMME DE MES REVES	PAUL FONSEGRIVE
CONTRIBUTION SPECIALE DE L'INSTITUT BOTANIQUE DE MONTREAL	
"UN EFFORT POUR UNE CULTURE".	
LA BOTANIQUE, SCIENCE D'AVENIR	ANDRE LAFOND
COLLABORATION AVEC MCGILL	AURAY BLAIN
BOTANIQUE SYSTEMATIQUE	MARCEL RAYMOND
UN CENTRE CULTUREL	JULES BRUNEL



"LE SACRE DU PRINTEMPS"

BILLET DE LA SEMAINE

SOURIRE DE MARS

Mars est venu tout bonnement s'installer chez nous; n'est-ce pas un peu l'illusion du printemps?

De la saison qui s'en va petit à petit, on regrette bien la courte durée: c'est si beau cette blanche parure dans nos sombres rues — c'est si gai cet essaim de jeunes sur nos collines — c'est si amusant ces réceptions, ces danses et ces bals!...

Quelques semaines, voire même quelques jours, et le décor sera changé; viendront alors d'autres joies — d'autres espoirs — d'autres amours...

Le sourire de mars, comme il est enjôleur: il nous fascine si bien avec son radieux soleil — ses frais matins — ses beaux soirs...

Le sourire de mars, comme il est aimable: il nous annonce si gentiment l'arrivée d'une saison nouvelle.

Le sourire de mars, comme il est expressif: il nous traduit si clairement l'histoire de la nature.

Le sourire de mars, comme il est jeune: il nous raconte si candidement une romance.

Le sourire de mars, comme il est amical: il nous dit si sincèrement sa joie d'être parmi nous.

Le sourire de mars, comme il est maternel: il nous chante si délicieusement une berceuse pour endormir ou consoler.

Le sourire de mars, comme il est triste parfois avec ses pluies monotones et ses vents désagréables.

Le sourire de mars, comme il est mélancolique parfois avec ses neiges par trop tardives.

Le sourire de mars, comme il est imprégné de poésie, de rêves et de bonheur!...

Le sourire de mars, il a conquis l'actif paysan qu'une inactivité commençait à lasser — le fier travailleur qu'une rude besogne avait affaibli — le vieillard qu'une froide température avait placardé chez lui — l'enfant dont les ébats sur la neige passent indifféremment aux ébats sur la pelouse — l'artiste toujours en quête de tableau vivant et pittoresque — le poète qui cherche prétexte pour donner libre cours à son imagination fertile — le romanesque qu'un regard, un parfum ou un mot semble troubler — la minidette, l'ouvrière ou la dactylo, jeunes personnes sérieuses mais un brin frivoles, qu'une nouvelle toilette enchante — la débutante, la future héritière ou la prochaine mariée qui discutent déjà de croisières et de voyages — l'indifférent qui daigne s'ouvrir les yeux...

Le sourire de mars, il a conquis, j'en suis certaine, ces Carabins de tous les âges, de toutes les conditions et de toutes les facultés; ces Carabins un peu volages mais pas méchants au fond...; ces Carabins un peu légers mais studieux à certaines heures...; ces Carabins si gentils mais si oublieux!...

L'Hiver hésite encore à nous quitter, mais le printemps saura bien forcer sa porte!...

Et le sourire de mars — franc, sincère et jovial — s'égrenne harmonieusement!...

GISÈLE

SAVOIR DONNER!

par MARCEL ROBITAILLE

Il n'est pas besoin de longues méditations ni d'enquêtes très savantes sur l'inégalité des classes pour comprendre qu'un centre aussi peuplé que Montréal cache nécessairement des misères aussi étendues que variées. Il n'est qu'à visiter quelques instituts d'assistance publique ou qu'à traverser rapidement le Parc Viger... Pourtant, pareille investigation s'avérerait sans doute fort utile pour faire connaître le NOMBRE et la QUALITÉ de ces misères — et partant, rendre plus généreux ceux qui s'en peuvent payer les moyens.

Pour cette raison, entre autres, nous devons porter infiniment de sympathie à la FÉDÉRATION DES OEUVRES DE CHARITÉ CANADIENNES-FRANCAISES, qui ouvre cette année sa dixième campagne.

Conscients des charges fort lourdes qui grèvent de plus en plus tous les budgets, les publicistes de la campagne ont lancé comme devise: "Malgré tout!"

Malgré tout ce que les temps actuels comportent de pénible — je ne songe ici qu'au point de vue pécuniaire — malgré les taxes, les surtaxes, les impôts, les emprunts de guerre, les revenus à prélever pour la Défense NATIONALE — il faut souscrire généreusement à une oeuvre canadienne-française, destinée à secourir les nôtres.

L'objectif de \$441,500 n'est pas exagéré si l'on se souvient que les Montréalais ont souscrit l'an passé \$474,222. C'est également un motif d'orgueil bien légitime pour notre population de constater les progrès accomplis depuis la première campagne — en 1933, alors qu'on avait recueilli la somme de \$183,335.

Vous voulez connaître le but concret, immédiat de cette organisation? Connaître les milieux auxquels on distribue tout cet argent?

D'abord, SECOURS AUX INDIGENTS:— Aide à la femme — Assistance publique — Bureau d'assistance sociale aux familles — Maison Ignace Bourget — Société de Saint-Vincent de Paul — Union nationale française — Soins des vieillards indigents.

SOINS AUX MALADES ET SERVICES PRÉVENTIFS: — Assistance maternelle — Cantines scolaires — Gouttes de lait paroissiales — Société des infirmières visiteuses — Institut national canadien pour les aveugles.

PROTECTION DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE: — Camps de santé Bruchési — Camp "Le Grillon" — Colonie de vacances Jeanne d'Arc — Colonie de vacances des Grèves — Service de l'aide aux désemparés — Patronage St-Vincent de Paul.

SERVICES ÉDUCATIFS ET D'ENTR'AIDE SOCIALE: — Association canadienne-française des aveugles — Conseil des Oeuvres — Ecole de service social — Services bénévoles féminins.

Cette seule nomenclature suffit à faire comprendre la nécessité d'une pareille association. L'obligation d'y collaborer étroitement. Les quelque quinze cents étudiants qui fréquentent l'Université ne sont pas tous en mesure de verser une forte somme à la Fédération, fût-elle de vitale importance.

Mais chacun peut aider SELON SES MOYENS. Et personne n'ignore que toute campagne du genre compte beaucoup sur ce qu'on a convenu d'appeler LA PETITE SOUSCRIPTION.

Nos principes chrétiens nous invitent à cette générosité. Et l'amour des nôtres...

NOTRE MISSION FRANCAISE

L'an dernier, à la même date et à la même occasion, à un moment où la France subissait le désastre d'une défaite sans précédent dans son histoire, je vous disais que le Canada français a le devoir de maintenir les traditions de la culture et de la civilisation française.

Le Très Honorable
W. L. MacKenzie KING
New York Times, 23 juin 1941.



L'OEIL de CARABIN

EN MARGE

DE

L'INCIDENT POTVIN

En marge de l'incident Potvin, à la Commission du Service Civil d'Ottawa, nous publions les extraits suivants du "Droit" et la lettre que le Président de notre Association a adressée à ce sujet au Premier Ministre.

POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE A M. ADRIEN POTVIN

A cause de certains commentaires de la part de journaux de langue anglaise à l'endroit de notre compatriote M. Adrien Potvin, commissaire du Service civil, qui, comme on le sait, fut indirectement mêlé à un récent procès à Ottawa au sujet d'une affaire de contrats de guerre, la Chambre de Commerce des Jeunes de Hull prie l'hon. premier ministre, M. Mackenzie King, de bien vouloir prendre tous les moyens à sa disposition pour donner justice à M. Adrien Potvin et ce, dans le plus court délai possible.

M. Potvin occupant actuellement un poste très important à la Commission du Service civil, où il représente l'élément canadien-français, les remarques et les commentaires de ces journaux peuvent être néfastes et injustes à l'endroit de notre représentant et sont de nature à soulever l'opinion publique et les préjugés de race.

(Le Droit—25 fév. 1942).

NE PERDONS PAS LA TÊTE

Nous aurions été surpris si, à la suite de certaines récentes causes criminelles qui ont été jugées devant des jurys d'élite constitués, des journaux n'avaient pas exploité les témoignages qui ont été donnés par des fonctionnaires de langue française, qui n'étaient nullement coupables, mais dont le seul tort fut de dire franchement la vérité. Vu l'origine de ces fonctionnaires, l'occasion était bonne d'exagérer la portée des faits et de tenter de faire du scandale, même d'essayer de déshonorer ces fonctionnaires et de les faire rejeter des bureaux de l'Administration fédérale.

On sait que, dans des causes de ce genre, il est facile d'obliger des témoins à comparaître, tandis que d'autres sont exemptés de ce devoir, pour des raisons qui sont discutées entre les parties en cause.

Toujours est-il que au cours de récents procès, plusieurs de nos compatriotes ont été mis en vedette, pour des raisons qui ont été encore difficiles à comprendre, puisque leurs témoignages n'ont paru être d'aucune utilité, lorsqu'il s'est agi d'influencer les verdicts du jury.

L'un de nos confrères de langue anglaise de la capitale s'en prend à notre commissaire canadien-français de la Commission du Service civil. Il profite du témoignage de ce commissaire pour tourner contre celui-ci ce que devrait être à son crédit. Il tente de transformer en actions frisant la malhonnêteté des situations, en elles-mêmes, n'ont aucune signification péjorative, surtout lorsqu'elles ont été accompagnées par des déclarations de la plus franche honnêteté.

Ce sont là, dit ce journal, des faits dont le gouvernement doit prendre note. Oui, certainement. D'autant plus que ce commissaire du Service civil n'a jamais commis d'infraction à la loi du Service civil et aux règlements qui en découlent; que son honnêteté n'a jamais été mise

en doute et qu'il a toujours été un bon serviteur; qu'il n'a jamais trahi la confiance que le gouvernement avait mise en lui.

Les impressions impartiales qui se dégagent du témoignage rendu par le commissaire canadien-français du Service civil, au cours des causes de concussion qui ont été jugées dernièrement sont les suivantes:

1o—Les affaires personnelles qu'il a eues avec M. Brûlé n'ont aucune relation avec les contrats de guerre.

2o—Il a été la dupe de M. Brûlé comme bien des gens très routés aux affaires.

3o—Le motif qui l'a fait agir n'est pas l'intérêt. Le premier endossement date d'avant la guerre.

4o—Les questions de l'avocat qui menait le contre-interrogatoire étaient de nature à protéger son client et à cacler les points de défense de notre commissaire.

5o—Malgré cela, rien dans ce qu'il a admis n'a ébranlé sa réputation d'honnête homme.

L'article de notre confrère tronque et dénature les faits. Sa conclusion est d'une évidente mauvaise foi. Elle laisse percer le désir de se débarrasser de notre commissaire canadien-français en exploitant le fait qu'il a été victime d'un mystificateur.

Ce commissaire a la réputation — et nous croyons qu'il la mérite — d'avoir défendu ses compatriotes de langue française. Notre confrère de langue anglaise n'a jamais aimé nos défenseurs. Il prolonge une tradition bien établie et cherche à embarrasser le gouvernement par un traquenard trop visible. Qui le pousse?

Est-ce l'alliance hybride qui ne nous a jamais pardonné nos origines et qui a toujours résisté à toute idée d'unité nationale basée sur la bonne entente et le respect mutuel?

Au lieu de tomber dans le piège que lui tend l'organe de MM. Meighen et Hanson nous croyons que le gouvernement serait mieux d'ordonner à un juge bien au courant du fonctionnarisme de tenir une enquête sur les agissements du Soviet bureaucratique établi au service depuis vingt ans. On découvrirait peut-être le ver rongeur qui a fait tant de mal à la France et à d'autres pays européens et les a doulousement préparés aux conquêtes d'Hitler.

Notre commissaire canadien-français du Service civil ne peut être accusé d'avoir fait preuve de favoritisme, et dans aucun domaine. Car les faits sont là qui le prouvent. Les Canadiens français sont, dans les bureaux de l'Administration fédérale, dans un état d'infériorité.

Ils paient les mêmes impôts que les autres; ils s'imposent des restrictions communes à toute la population canadienne. On leur demande de souscrire au deuxième emprunt de la Victoire, tout comme les autres. Alors, pourquoi, à charges égales, ne bénéficient-ils pas, dans une mesure égale, des dépenses de guerre et des fonctions fédérales, les unes et les autres censées d'être distribuées au prorata de la population?

Que l'on laisse donc de côté les questions personnelles et que l'on songe d'avantage aux intérêts de la population canadienne-française, si longtemps négligés.

Toute atteinte portée à notre commissaire canadien-français du Service civil sera regardée comme un affront à la population canadienne de langue française.

Charles GAUTHIER
(Le Droit—26 fév. 1942)

T. Hon. W.-L. Mackenzie King,
Premier Ministre du Canada,
Edifice du Parlement,
OTTAWA, Ont.

Monsieur le Premier Ministre,

L'Association générale des étudiants de l'Université de Montréal s'émue du sort que quelques-uns veulent faire à Monsieur Adrien Potvin, à la Commission du Service civil.

L'Association générale, Monsieur le Premier Ministre, espère que vous saurez intervenir personnellement dans cette question délicate pour faire cesser un chantage monstrueux qui tend à compromettre la réputation d'un homme intègre, dont le seul tort aux yeux de quelques chauvins est d'avoir aidé les Canadiens français dans l'obtention de positions au gouvernement.

Vous avez préché à plusieurs reprises, Monsieur le Premier Ministre, le besoin d'une unité nationale dans la présente crise. L'Association générale estime à votre suite, que cette unité nationale est nécessaire en temps de guerre tout comme en temps de paix. C'est pourquoi nous croyons que les méfaits dont on a voulu salir la réputation de Monsieur Potvin sont de nature à compromettre singulièrement cette unité nationale que vous préisez tant.

Nous comptons donc sur votre intervention personnelle en cette affaire, et demeurons,

Vos tout dévoués,

L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS DE
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL,
par le PRÉSIDENT,

Florian LEROUX.

Montréal, le 10 mars 1942.

AUTOUR DU PLEBISCITE

Cette question du PLEBISCITE est d'une poignante actualité.

Si, encore, elle ne cachait pas tant de dérobades, tant de manoeuvres secrètes, dont le seul but est d'aveugler tous les esprits. Evidemment il faut être compréhensifs envers ces trameurs dans l'ombre, car nous savons trop bien que le jour où ils tireraient la situation au clair, ce jour-là ils se confondraient eux-mêmes. Leur attitude à l'heure actuelle n'en est pas moins inacceptable.

Comment se fait-il qu'après avoir chanté si haut les plus belles promesses, soutenues par les plus solides arguments, nos hommes publics cherchent maintenant à s'en délier?

Lorsque le Canada a déclaré la guerre à l'Allemagne, en 1939, notre honorable Premier Ministre a promis catégoriquement que notre participation en ressources humaines ne dépasserait pas les bornes du volontariat... il l'a proclamé en ces termes solennels: "Nous ne pouvions contracter vis-à-vis du peuple d'engagement plus solennel que celui que ses représentants à la Chambre des communes avaient pris alors". Monsieur King savait que cette politique était pleinement suffisante pour répondre aux responsabilités assumées par son gouvernement et assez raisonnable pour maintenir l'UNITE CANADIENNE.

Dans son discours du 25 février dernier, Monsieur King revient encore sur cette question d'unité canadienne, si essentiellement importante, et va jusqu'à blâmer le gouvernement qui la troubla en 1917, après avoir imposé la conscription pour outre-mer; ses paroles encore une fois ne manquent pas de la fermeté la plus résolue: "Rien dans l'histoire politique du Canada depuis la Confédération n'a causé plus d'aigreur et de ressentiment ou n'a plus contribué à diviser les diverses races du pays, en les jetant les unes contre les autres, que la question de la conscription, ainsi que la façon dont l'a traitée le gouvernement du temps."

Pourquoi voudrait-on tenter aujourd'hui la même expérience?... Le regretté Lord Tweedsmuir comprenait bien notre problème de races; il en saisissait toute la portée, et ce n'est pas à la légère qu'il reconnaissait à notre pays les fortes prérogatives qui lui permettent de se gouverner lui-même. Il nous attribuait ces privilèges dans des termes qui ne souffrent certes pas d'équivoque: "Le premier devoir de loyauté d'un Canadien, disait-il, n'est pas envers le Commonwealth britannique des nations, mais envers le Canada et son roi, et ceux qui contestent ceci rendent, à mon avis, un mauvais service au Commonwealth".

Monsieur King n'ignore certainement pas que les graves promesses qu'il nous a faites ouvertement entraînent des responsabilités d'une gravité proportionnée. Il a pris envers nous des engagements dont il ne peut facilement se dégager, sans ternir son honneur: C'est même lui qui, s'il s'en souvient bien, dénonça, il y a deux ans, les violeurs de promesses qui, à son avis, sont responsables de la crise actuelle; il

s'exprimait ainsi: "La crise malheureuse que traverse actuellement l'univers est surtout la résultante de promesses violées. Le régime nazi allemand a engendré la mauvaise foi des engagements brisés. Mauvaise foi, promesses violées, dédain de la volonté populaire, voilà les forces contre lesquelles le Canada se bat aujourd'hui. Puisqu'il en est ainsi, je désire affirmer d'autant plus catégoriquement que le gouvernement conserve l'intention de remplir la promesse qu'il a maintes fois faite à la population canadienne." (...)

Et l'on a beau vouloir penser que, par un plébiscite, le gouvernement met en jeu ainsi bien ses responsabilités que ses promesses ce n'est pas tout-à-fait juste. Comme le laisse entendre à sa façon M. L'Heureux, du "Droit" d'Ottawa, le gouvernement, en assumant toutes ses responsabilités (de ne point jamais établir la conscription pour outre-mer), s'est lié moralement envers le peuple, en tant qu'individu, non pas en tant que collectivité. Il lui faudrait donc pour se libérer totalement de ses engagements, briser le lien moral qui existe entre lui et chaque individu. Ce qui se conçoit mal, car, à supposer que l'on réponde OUI en majorité à la question posée, il restera toujours une minorité... une minorité d'individus qui s'acharneront davantage à vouloir maintenir le lien sur lequel reposent les responsabilités du gouvernement.

En avalant avec un appétit modérément gloutin l'idée que le plébiscite sera tenu bientôt, il est encore surprenant de constater de quelle façon on agence cette manoeuvre à l'égard de tous les Canadiens, plus précisément à l'égard des Canadiens français. Je ne sais trop si on a l'intention de tourmenter doucement la forme de la question à poser ou si on y va avec bonne foi, en tous cas, on trouve dans la formule française de cette question (appelant un oui ou un non) un petit jeu de mots que l'on devrait faire disparaître. Monsieur Charles Gauthier du "Droit" d'Ottawa a bien raison de condamner cet état de choses. La dernière formule admise par la Chambre des communes est celle-ci "Consentez-vous à libérer le gouvernement de toute obligation résultant d'engagements antérieurs restreignant les méthodes de MOBILISATION pour le service militaire?" La discussion porte sur le mot MOBILISATION qui ne répond pas exactement à la traduction correspondante dans la formule anglaise. En effet, on peut lire dans la langue de Shakespeare "... of RAISING MEN for military service?" Ce qui veut dire en traçant littéralement "... de RECRUTEMENT pour le service militaire?" Et Dieu sait combien la différence de sens est grande entre MOBILISATION et RECRUTEMENT. J'emprunte à monsieur Gauthier une définition claire de ces deux mots: Faire du recrutement, c'est "lever des hommes pour le service militaire ou obtenir des recrues; la mobilisation, elle, "signifie que l'on fait passer un corps de troupes du pied de paix sur le pied de guerre."

De bonne souvenance populaire, le gouvernement actuel ne s'est jamais engagé envers nous à propos de la mobilisation; au contraire, tous ses engagements ont porté sur le recrutement pour le service militaire pour outre-mer. Comme on le voit la formule originale française est sujette à une interprétation fautive; elle ne rend pas la pensée exacte de celui qui la pose. Nous sommes ici en face d'un fait très bizarre: Ou on a voulu nous tromper, ou on s'est trompé. Par crainte de témérité, suspendons notre jugement... en conseillant tout de même à qui de droit de substituer au mot MOBILISATION le mot RECRUTEMENT.

Et après la tenue du plébiscite, qu'on ait répondu un OUI ou un NON à l'unanimité, que se passera-t-il encore? Nous ne serons probablement pas plus maîtres des événements que nous ne le sommes aujourd'hui... on nous écarte trop du grand livre des menées politiques. Monsieur King n'a-t-il pas dit lors de la seconde lecture du bill aux fins d'autoriser la plébiscite: "Toute nouvelle politique à ce sujet sera basée sur ce que le gouvernement jugera nécessaire pour les meilleurs intérêts du Canada A LA LUMIERE DES CONDITIONS EXISTANTES. Donner une déclaration définie de politique avant le vote serait changer le plébiscite en un référendum par lequel le peuple serait appelé à prendre une décision sur une importante question politique et militaire."

Somme toute, tenons bien ce qu'on ne peut pas nous enlever: NOTRE TÊTE; gardons-la bien!
Jean SAURIAC

PRENDRE POSITION

"La loi de Solon, qui déclarait infâmes tous ceux qui, dans une sédition, ne prendraient aucun parti, a paru bien extraordinaire; mais il faut faire attention aux circonstances dans lesquelles la Grèce se trouvait pour lors. Elle était partagée en de très petits Etats; il était à craindre que, dans une république travaillée par des dissensions civiles, les gens les plus prudents ne se missent à couvert, et que par là les choses fussent portées à l'extrémité.

"Dans les séditions qui arrivaient dans ces petits Etats, le gros de la cité entrait dans la querelle, ou la faisait. Dans nos grandes monarchies les partis sont formés par peu de gens, et le peuple voudrait vivre dans l'inaction. Dans ce cas, il est naturel de rappeler les séditions au gros des citoyens, non pas le gros des citoyens aux séditions; dans l'autre, il faut faire rentrer le petit nombre de gens sages et tranquilles parmi les séditions: c'est ainsi que la fermentation d'une liqueur peut être arrêtée par une seule goutte d'une autre." (Montesquieu.)

Montesquieu prêchant ainsi, puisait ses directives chez les Anciens pour les transmettre aux hommes à venir. Cette idée de

Prométhée avec le feu du ciel alluma

Sa pip' de Picobac, puis, enchanté, fuma.

● Qu'est-ce que le Picobac lui-même sans allumage? Il possède, il est vrai, un arôme délicieux! Mais il faut que vous le fumiez pour constater comme il a bon goût, comme il est doux, frais, agréable. Achetez-en aujourd'hui et vous remercierez en même temps Prométhée et les champs ensoleillés du sud de l'Ontario du parfait contentement que procure la crème de la récolte de Burley canadien.

BLAGUE HERMÉTIQUE COMMODE, 10c et 15c
BOÎTE MÉTALLIQUE "LOK-TOP" de 1/4 livre, 65c
mis en saut en Boîtes Métalliques pour le Gousser

Picobac

"Il A bon goût dans la pipe"

"prendre parti" se présente donc à nous comme classique et vraie. Pouvons-nous la négliger?

Pour les Grecs et pour les Romains (cf. Cicéron), tout aussi bien que pour les sages du XVIIème siècle, prendre position en temps de crise ne consiste pas dans une question de goût, mais dans un devoir. Et Solon le Sage, vouait à l'infamie les lâches, les tièdes et les bourgeois apeurés qui assistaient à l'éroulement d'un régime politique derrière les volets de leurs demeures, attendant la fin pour acclamer le vainqueur.

Et maintenant, au Canada, la crise se dessine. Pouvons-nous permettre aux séditions de diriger la politique d'un pays qui n'a jamais été et qui ne sera jamais leur véritable patrie? Nous ne le croyons pas et nous considérons de notre devoir d'essayer d'empêcher leur action néfaste. Mais pour cela, il nous faut l'appui de TOUS ceux qui pensent comme nous.

Plus de tièdes, la patrie en danger le réclame! L'action, l'action s'impose à tout instant et toute la journée. Pas une action dévastatrice et bruyante mais constructive et constante.

Prenez position et poursuivons notre politique à corps perdu. Ne comptons pas les sacrifices car le résultat en vaut la peine. Chassons le bourgeois jusques au retour de la paix et de la sécurité. Mais d'ici ce temps-là, ne comptons pas sur le voisin. Il a son devoir à accomplir et nous le nôtre. Ne nous déchargeons pas sur les épaules de quelques hommes, car ces chefs, sans notre entière collaboration, n'avanceront à rien. Donc plus de fausses raisons pour s'abstenir de collaborer. Craignons d'encourir cette infamie dont parle Solon, car cette tâche s'efface difficilement même si elle ne paraît pas.

Prendre position et se donner complètement.

Marc BOUCHER

GRINTUCH

HABITS DE GALA
TUXEDOS
JAQUETTES
PALETOTS
ACCESSOIRES
A LOUER
2121 BLVD
ST-LAURENT
près de Sherbrooke

LANCASTER 7382

Représenté par
A. GRINTUCH, LL. B.
de l'Université de Montréal
pour le sol
DO. 3199

Vous SAVEZ
que vous aimerez-



Le meilleur
chocolat sur le marché

Neilson's

La Vie Universitaire

NOTRE ENQUÊTE

"QU'AVEZ-VOUS À DIRE AUX ÉTUDIANTS"

J'ai beaucoup de choses à dire; mais je ne veux pas les dire toutes; puis tout ce que je pourrais dire n'intéresse pas nécessairement les lecteurs, surtout quand il s'agit d'étudiants. Je voudrais cependant obtenir audience; et, comme le plus sûr moyen consiste à aborder les préoccupations actuelles de ceux à qui je m'adresse, je décide d'amener les Étudiants à me dire eux-mêmes leurs problèmes, afin d'écrire à propos.

Le premier, en seconde année de droit, soupçonne que la direction du Q.L. m'a invité à prendre part à son enquête, me dit que sur cent invités, quelques-uns répondent, qui, encore, ne sont pas tous lus, croit que le Q.L. n'est guère lu, quoiqu'il mérite de l'être, puisque l'an passé, il a remporté un prix et que cette année, on y met du soin, on y remporte du succès... "En tout cas", me dit-il, "si vous voulez être lu, soyez bref; à mon avis Me Antonio Perrault fut le plus lu et il n'a écrit que quelques lignes..."

Un autre, en pré-médicale, reconnaît n'avoir pas encore pénétré profondément dans le milieu étudiant; les Étudiants font moins bloc qu'on pense et le contact le plus régulier se fait entre eux par le Q.L.; l'enquête surtout intéresse ses nombreux lecteurs: tant de courants d'opinions circulent!

Un troisième, en première année de Polytechnique, estime que ce que l'on ne doit pas répéter aux Étudiants, c'est de ne pas uniquement rechercher les plaisirs de la vie universitaire, mais d'en remplir les obligations et surtout celle de l'étude, de vivre pleinement le présent. Par incidence, il affirme que le Q.L. est lu d'un bout à l'autre par tous les Étudiants et revient sur sa première idée qui commente le mot du poète:

Nous ne vivons jamais, mais nous espérons vivre. Deux finissants l'un en Optométrie, l'autre au Polytechnique, me communiquent les sentiments

d'appréhension, d'inquiétude, de crainte qui s'emparent de ceux qui sont sur le point de sortir de l'Université. Quel accueil nous réserve la vie? L'enrôlement, la conscription, la guerre? Vaut-il la peine de s'établir? C'est à se demander s'il ne vaudrait pas mieux continuer les études jusqu'à la fin de la tourmente!

Le sixième, finissant en Pharmacie, m'exprime son embarras avec une verve qui trahit l'émotion: finir en une période aussi féconde en surprises tarit l'enthousiasme, diminue l'ardeur, mine le plus robuste optimisme...

Le dernier consulté, car je constate que plus je change, plus c'est la même chose, en quatrième année de Médecine, avoue que ce dont les Étudiants sentent le plus grand besoin, ce sont des directives; l'inquiétude qui les étreint les porte à l'insouciance et au découragement; plus qu'on ne pense, ils se montrent capables de recevoir une orientation...

Je crois que notre jeunesse, et tout spécialement notre jeunesse universitaire, mérite notre intérêt; dans le but de leur témoigner le mien, je leur conseille de ne pas aggraver de leur cas personnel la situation qui, malgré eux, leur est imposée; et pour cela, de puiser dans les tristesses du moment une dose d'optimisme pour l'accomplissement de la tâche quotidienne. Saint Paul écrivait aux Romains: Triomphez du mal par le bien; Huysmans avouait devoir sa conversion au dégoût de ce qui l'entourait. "J'appelle optimiste, dit Mauriac, un homme qui, après avoir regardé en face la maladie, le vice, la misère, la mort, mais aussi le dévouement, l'amour, l'immolation consentie de tant de créatures, demeure fidèle à la plus difficile de toutes les vertus, l'espérance". Le meilleur moyen de refaire l'âme du monde, c'est de s'équiper intellectuellement et spirituellement pour exercer les influences saines qui empêcheront le retour de semblables situations. Adrien MALO, franciscain.

L'HONNEUR DE CARABIN EST EN JEU

De larges espaces, des paysages dégagés où le soleil tombe à fiots, où l'on respire l'air pur à pleins poumons, de la verdure partout, des arbres qui embaument, quel bain de santé, quel merveilleux tonifiant pour rétablir des organismes anémiés, que menaçaient le manque d'hygiène et la vie malsaine de nos quartiers pauvres!

Chaque année, la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes françaises offre à des milliers d'enfants déprimés, indigents ou infirmes, de splendides vacances dans ses quatre camps d'été.

Les camps Bruchési au lac L'Achigan, dans un des plus pittoresques décors des Laurentides, procurent chaque été à des centaines de garçons et de fillettes appartenant à des familles que menace la tuberculose, une splendide cure de soleil et de repos. Le camp Le Grillon, établi à Château-Guay, sur les bords du lac S.-Louis, fait le même travail auprès des enfants infirmes, débiles ou épileptiques. Et qui ne connaît la colonie de vacances des Grèves, et son pendant féminin, la colonie Jeanne d'Arc, qui regaillardissent chaque été, toute une marmaille que des conditions d'existence déplorable rendent chétive et malin-gre.

Cet aspect du travail accompli par la Fédération des Oeuvres de Charité devrait suffire à lui gagner l'entière sympathie de la jeunesse étudiante. Mais ce n'est là qu'une part de l'activité des oeuvres fédérées. Elles soignent les malades, préviennent les maladies, soulagent les misères individuelles et familiales, guident les désemparés, protègent les aveugles, les infirmes et les indigents.

Tous les déshérités de la vie, tous les malheureux qu'isole leur souffrance et qu'étreint la misère économique, ont besoin des oeuvres de la Fédération. La Fédération, de son côté, compte sur nous, sur la compréhension et la générosité de chacun de nous. Cette année, elle lance un appel particulier aux jeunes de notre métropole. Elle les incite tous à faire la part du pauvre dans le budget que chacun consacre à des dépenses plus ou moins futiles. Si tous les jeunes faisaient leur part dans ce sens, — remarquez bien qu'il n'est ici question que du superflu — la Fédération pourrait atteindre et dépasserait même facilement son objectif.

La jeunesse intellectuelle de notre métropole ne se doit-elle pas de donner l'exemple en cette circonstance? Si sa qualité et ses aptitudes lui permettent de mieux comprendre son devoir, ne doit-elle pas être fidèle à le pratiquer et inviter tous nos jeunes à la suivre dans cette voie?

L'objectif de la dixième campagne se chiffre à \$441,500. Il représente les besoins réels des oeuvres fédérées. Disons plutôt qu'il ne répond même pas aux besoins; pour ce faire, il faudrait le doubler, sinon le tripler.

Dans quelques jours, s'ouvrira la dixième campagne. Toutes les classes de la société montréalaise sont appelées à collaborer étroitement à cette offensive pacifique contre la Misère. La jeunesse intellectuelle ne peut tirer de l'arrière, car, dans cette grande bataille où la Générosité est l'arme maîtresse, l'honneur de Carabin est en jeu.

RETRAITE UNIVERSITAIRE (18-22 mars 1942)

Le mercredi 18 mars, dans l'église Saint-Sauveur des Syriens (encoignure S.-Denis et Vitre), commencera la retraite préparatoire à la communion pascale, retraite exclusivement destinée à messieurs les professeurs, les étudiants et les étudiantes de l'Université.

Cette retraite sera prêchée par Son Excellence Mgr Arthur Douville, évêque de Vita et auxiliaire de Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe.

Le prédicateur traitera de La grâce sanctifiante — 1. Définition, effets, estime qu'elle mérite. — 2. Devoir de la conserver ou de la recouvrer: péché, pénitence, contrition. — 3. Devoir de l'accroître: prière, sacrements, bonnes oeuvres. — 4. Devoir de la propager: apostolat de la parole et de l'exemple.

Les 18-21 mars, à 7 heures 30 du soir, il y aura cantique, instruction, salut et bénédiction du Très Saint-Sacrement; le vendredi et le samedi, confessions après le salut. Le dimanche de la Passion 22 mars, à 7,45 heures du matin, aura lieu la messe de communion générale.

Pendant ces offices, le maître de chapelle se tiendra au balustrade pour diriger le chant. On invite tous les assistants à répondre en chœur sous sa direction.

Le vice-recteur et aumônier général,

Mgr EMILE CHARTIER, P.d.

L'ASSOCIATION GÉNÉRALE VERSE MILLE DOLLARS À L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE

Les journaux rapportaient la semaine dernière que l'Association générale des Étudiants de l'Université de Montréal s'était portée acquéreuse d'obligations du Gouvernement fédéral pour la somme de mille dollars.

Certains s'éleveront contre cette munificence dans laquelle ils veront un geste de générosité exagérée, tout en se demandant quel sentiment impérialiste a poussé les membres de l'Association générale.

On ira même peut-être jusqu'à croire que l'Association générale a fait machine arrière quant à certaines idées sur lesquelles elle s'était déjà prononcée, ici même dans le Quartier latin, en particulier sur le problème de la conscription pour outre-mer.

Le fait est que l'Association générale n'a jamais été enflammée d'un impérialisme morbide dont les méfaits se sont toujours avérés plus grands que les avantages. Par ailleurs les positions que l'Association générale a prises sur le problème si important de la conscription restent les mêmes; ces positions seront maintenues et défendues jusqu'au bout, au risque de susciter certaines gênes ou certains malaises dans des milieux dont la teinte est franchement participationniste à outrance, tant pour le capital matériel que pour le capital humain.

Dans le but, non pas de réfuter les objections de ceux qui pourraient accuser l'Association Générale d'impérialisme, mais pour renseigner ceux qui contribuent de leurs souscriptions à l'Association générale, nous avons cru bon d'exposer les motifs qui ont décidé les membres de l'Association générale à verser mille dollars à l'Emprunt de la Victoire.

C'est un principe de bonne économie qui conduit les gens à placer leur argent, quand ils en disposent, dans un endroit sûr et où ils pourront en retirer quelques intérêts. C'est en vertu de ce même principe que l'Association générale, sachant sa caisse assez bien garnie, a jugé qu'il était avantageux même au simple point de vue "affaire" de ne pas laisser dormir ses fonds dans une banque.

Qu'on se rappelle que le surplus réalisé par l'Association générale, il y a deux ans, s'élevait à près de \$1,700; qu'on se rappelle également que le dernier exercice financier de l'Association générale a enregistré un excédent de \$3,500 des revenus sur les dépenses. On peut, dès lors, avoir un idée assez précise de la somme d'argent que nous avons présentement en réserve pour les mauvais jours.

On peut sans doute se demander ce que l'Association générale entend faire de cet argent ainsi accumulé. Pour le moment il est assez difficile de dire à quoi cet argent sera utilisé dans un avenir rapproché; cependant on peut prévoir dès aujourd'hui que le démenagement prochain à l'édifice de la montagne exigera au cours de l'été de grandes dépenses pour l'achat de matériel nouveau devant garnir les salles à l'usage des étudiants.

En attendant cet heureux temps, nous savons avoir bien fait en plaçant une partie de ces fonds dans une institution sûre, en autant que le Gouvernement fédéral peut être une institution stable.

Nous n'avons pas voulu que ce placement soit fait dans une institution privée pour éviter qu'il soit sujet aux spéculations et surtout aux critiques.

Ajoutons, pour terminer, que l'Association générale a fait une souscription de cinquante dollars à "La Ligue de la Défense du Canada"; nous croyons que ce don se passe de commentaires: on sait le noble rôle que joue cette association pour la revendication des droits des citoyens du Canada, en particulier dans cette fameuse question du plébiscite.

Florian LEROUX,

Président de l'A.G.E.U.M.

"LES SONGES EN ÉQUILIBRE"

Il s'agit d'une oeuvre à part dans notre littérature. L'auteur est parvenu à surprendre le chant secret de l'enfance, de l'adolescence, et avec une technique réduite au minimum, déficiente même parfois, à réaliser une sorte de chef-d'oeuvre.

On ne connaît rien d'aussi frais, d'aussi clair et près de l'enfance que les plus beaux de ces poèmes.

Tout le recueil peut être mis entre les mains des fillettes qui apprendront le chant à l'état pur, la modulation d'une âme tantôt qui s'ébat ou qui rêve, tantôt qui médite, contemple et prie.

On devine tout au long de ces pages une sensibilité vive, une personnalité ardente, prématurément murie mais restée disponible, une nature poétique admirablement servie par des dispositions extraordinaires.

Publié par les Éditions de l'Arbre.

(communiqué)

LE MONDE MODERNE est un "MONDE CASSÉ"

Le conférencier de l'Institut scientifique franco-canadien, le Père Delos, O.P., professeur aux Facultés catholiques de l'Université de Lille, a exposé, dans son deuxième cours sur la civilisation, jeudi soir, à l'École des Hautes Études commerciales, ce qu'est la culture, en quoi elle se rapproche de la civilisation aux yeux des sociologues et en quoi elle s'en éloigne. Il a montré qu'il y a rupture entre la culture et la civilisation et que c'est pourquoi le monde moderne apparaît aux yeux de tant de civilisés comme un "monde sans âme", comme un "monde cassé".

Voici le résumé du deuxième cours du Père Delos, donné sous le patronage de l'École des sciences sociales, économiques et politiques:

Le conférencier, qui, dans son premier cours, avait étudié la notion de la civilisation, la compare aujourd'hui avec celle de culture.

Il commence par définir celle-ci. Culture, dit-il, est un mot chargé de résonances intellectuelles: c'est par la connaissance qu'on acquiert la culture. Toute connaissance, cependant, ne conduit pas au but: ni la spécialisation, ni l'érudition ne donnent nécessairement la culture. Elle résulte bien plutôt d'une science prodiguée loyalement et rigoureusement, selon sa méthode propre, mais avec le constant souci d'en remplacer l'objet dans l'ordre général de l'univers, d'en montrer la connexion avec les autres objets de science, de lui donner son véritable coefficient moral et d'en voir les rapports avec le bien, le beau, la poésie, l'amour, finalement, avec l'homme et avec Dieu.

Aussi, est-ce avec raison qu'on voit dans la culture une formation du jugement. Avoir du jugement, c'est voir les choses à leur place, dans leur ordre; c'est savoir les replacer dans la lumière des principes supérieurs qui les éclaire et les commande. La culture est le résultat d'une connaissance qui nous a fait voir les choses dans leur ordre véritable; elle nous a, par là même, manifesté leur véritable valeur. La culture est comme une détermination anticipée des appréciations que nous aurons à porter dans les cas particuliers qui se présentent à nous: elle est en ce sens vraiment une formation du jugement.

Passant à la comparaison de la culture et de la civilisation, le conférencier rappelle d'abord l'opposition exprimée par les penseurs allemands et russes: la technique, l'organisation, la standardisation, l'utilité, mais aussi le risque de dessèchement spirituel caractérisent la civilisation; le développement athlétique et moral, la communion avec les forces de la nature et les valeurs supérieures ou irrationnelles relèveraient plutôt de la culture. Mais le conférencier montre que la civilisation est toujours, elle aussi, un triomphe de l'esprit, et qu'en ce sens, elle n'est pas moins spirituelle que la culture.

Mieux vaut dire que la culture est directement dans la personne et indirectement dans les institutions, tandis que la civilisation est d'abord dans les institutions: elle est un aménagement de la cité temporelle. La culture a donc un caractère plus humain.

C'est pourquoi bien des créations de la civilisation ont peu de prix au

regard de la culture: l'homme cultivé ne se sent enrichi ni par son téléphone, ni par son auto. Au contraire, les productions de la machine occupent une grande place dans la civilisation; et les réalités les plus spirituelles ne lui appartiennent que dans la mesure où elles peuvent devenir "institutions", c'est-à-dire, prendre corps, se réaliser, s'incarner, s'extérioriser, se matérialiser. Tandis que la culture s'achève dans la personne et dans sa vie intérieure, la civilisation se parfait dans les institutions.

En un sens, cependant, toutes deux se rejoignent, au point qu'on peut en faire des synonymes. Pourquoi? Le conférencier emprunte sa réponse à M. Jacques Maritain. Les valeurs humaines, sont, de soi, "communicables". La vérité, la beauté, les sentiments que nous concevons, peuvent s'exprimer en oeuvres, en chefs-d'oeuvre; — nous les communiquons au prochain. Les valeurs spirituelles s'incarnent dans la langue, la littérature, les salons, les musées, les Académies, les mœurs, ces institutions appartiennent à la civilisation, et ce sont en même temps, des institutions culturelles. Aussi, pour le sociologue, qui observe les états de société, y a-t-il peu de différence entre Culture et Civilisation: par exemple, entre civilisation grecque et culture grecque; car il se place à un point de vue objectif et considère les états sociaux réalisés dans l'histoire.

Le conférencier signale ensuite quelques-uns de ces signes habituels de fléchissement des civilisations. Ainsi en est-il, par exemple, quand les institutions des religions établies ne se tourment plus avec la même efficacité en culture de la vie intérieure. C'est encore le signe que la civilisation est à bout de souffle, quand, au lieu d'orienter la collectivité vers des joies qui relèvent de la culture, le régime social impose la standardisation des jouissances et celle des plaisirs. Ainsi en est-il encore du divorce entre les institutions politiques et la culture politique. Plus les institutions politiques sont d'une technique avancée, plus elles relèvent d'une civilisation développée, plus aussi elles exigent de culture politique, c'est-à-dire de formation du jugement politique. Mais le phénomène se présente aussi sous un autre aspect. Enfin, les institutions politico-juridiques "cultivent" ceux à qui elles s'adressent: citoyens, contribuables, fonctionnaires, administrateurs, etc. Si elles manquent à cette œuvre, on voit se développer un immense appareil juridique, fiscal, administratif, procédurier, qui fonctionnera en quelque sorte, en l'air, sans prise réelle sur l'esprit public, sans contact avec la réalité sociale. Par suite du développement général de la civilisation, l'État moderne, du moins, en Europe, s'est trouvé chargé de besoins nouvelles: l'expérience des juristes et des sociologues est moins de lui trouver des techniques appropriées que de leur donner une valeur éducative et culturelle.

Le conférencier montre ensuite comment le développement de la civilisation économique a posé de nouveaux problèmes de culture: celui de la culture ouvrière, distinct de celui de la moralisation de la vie économique. C'est, ajoute le conférencier, en raison de la rupture entre culture et civilisation, que le monde moderne apparaît à tant de civilisés, comme un "monde sans âme", un "monde cassé".

Leur confort fait désirer que les Slater, qui durent longtemps, soient inusables.

SLATER

POUR HOMMES ET FEMMES

Sans l'ardente mille chaussures n'est Slater

LE JARDIN BOTANIQUE et

UN EFFORT...

LA BOTANIQUE, SCIENCE D'AVENIR

COLLABORATION AVEC MCGILL

"La botanique, science d'avenir." Et d'une autre, se diront quelques-uns. Ce n'est pas tant l'avenir qui nous manque que le présent. Mais l'avenir, n'est-ce pas le présent de demain, celui qui sera nôtre. On s'acharne à le prédire sombre. Tant que cela. Pourquoi? Parce que certaines institutions, certains privilèges sont appelés à disparaître... Autre point acquis: on fera toujours plus d'argent comme manufacturier de savons et de sirops que comme botaniste. L'avenir de la botanique ne réside pas en de telles espérances.

La botanique, n'est-ce pas la plus affreuse collection de noms que des malins se sont amusés à fabriquer. L'esprit humain a connu toutes les aberrations. Et le botaniste, n'est-ce pas ce curieux animal qui appelle le blé d'Inde, Zea mays, la carotte, Daucus carota, et l'herbe à la puce, Rhus toxicodendron! Le monde et la démocratie sont bien à plaindre si c'est là l'avenir qu'on leur réserve. D'ailleurs la botanique a été classée depuis fort longtemps parmi les petites sciences, par de grands esprits à culture générale.

Et malgré tous ces faits, on ose affirmer que la botanique est une science d'avenir.

D'abord qu'est-ce au juste que la botanique? La science des herbes, si l'on s'en tient à l'étymologie. Le manuel nous apprendra que c'est l'étude des végétaux considérant leurs formes, leur fonctionnement, leur reproduction, leur classification et leur rapport avec le milieu physique et organique. D'un point de vue plus élevé, on peut dire que c'est une lumière sur le mystère des vivants.

La botanique est une science d'avenir pour au moins deux raisons. La première, parce que les recherches botaniques actuelles ont des applications de plus en plus étendues, la seconde, parce que nous disposons d'un centre de recherches magnifiquement organisé pour résoudre quelques-uns des problèmes de la botanique moderne.

LES RECHERCHES ACTUELLES

Une des orientations les plus intéressantes de la botanique actuelle est l'étude expérimentale des espèces. Depuis l'époque de Linné, c'est-à-dire depuis la publication du "Species plantarum" en 1753, l'opinion des botanistes sur l'espèce végétale était restée à peu près la même. Cette conception est sans doute fondamentalement juste et lorsqu'elle fut mise en doute par Alexis Jordan, qui donnait une valeur spécifique à des caractères de moindre importance, sans définition bien précise, les études, que cette réaction provoqua, prouvèrent que la conception linnéenne était plus près de la réalité.

Mais malgré cela, les espèces demeureraient sujettes à l'interprétation des auteurs qui les décrivaient. Car les principaux critères d'appréciation des caractères spécifiques portant sur leur constance chez les différents individus examinés et sur la fidélité de leur transmission dans le temps, étaient laissés au choix de l'auteur.

On ne tarda pas, à mesure que l'inventaire des espèces végétales progressait, à rencontrer des groupes de plantes dont les espèces ou même les genres

étaient pratiquement impossibles à différencier avec les méthodes linnéennes, sauf peut-être pour celui qui les décrivait, et encore... Ainsi chez les genres *Crataegus* (Aubépines), *Rosa* (Roses), *Oenothera* (Onagre), les espèces deviennent légions et très difficiles à différencier.

Les progrès des autres domaines de la science botanique permirent aux chercheurs de poser les bases d'une définition expérimentale des espèces. Ce travail a été abordé sur une grande échelle par Clausen et ses collaborateurs, qui ont étudié et défini sur des données expérimentales, génétiques, écologiques, physiologiques, les espèces de certains genres.

La méthode est ardue, car elle nécessite la collaboration de différents spécialistes et les expériences doivent se prolonger sur un certain nombre d'années. Le travail de Clausen et de son équipe est le résultat de recherches qui ont duré quelque vingt ans.

On ne fait qu'aborder la question et déjà de très grandes difficultés se révèlent: il semble que les différentes méthodes de travail ne doivent pas s'appliquer également à toutes les espèces. La génétique nous apprend par exemple que les chromosomes sont porteurs des gènes déterminant des caractères héréditaires. Par suite nous devrions nous attendre à ce que des genres ou des espèces qui présentent beaucoup de variations aient un nombre variable de chromosomes et vice versa. Or chez l'érable rouge il y a une grande variation dans le nombre des chromosomes et peu de variation morphologique.

Mais de plus en plus, on s'en rend compte: le problème de l'espèce est le noeud de la botanique et aussi de toutes les sciences naturelles.

Les recherches dans les différents champs de la botanique influent sur la compréhension de ce grand problème. De toute façon l'étude des critères expérimentaux de l'espèce marque un immense progrès en tant qu'elle cherche à éliminer d'une science ce qu'elle a de subjectif pour le remplacer par des données objectives.

Dans le domaine physiologique les études actuelles portent sur les hormones végétales et leur influence sur la morphologie des espèces et aussi sur l'élaboration des vitamines. Autant de questions dont l'étude peut révolutionner notre vie et nos habitudes. Les lois de la génétique ont été découvertes grâce aux plantes, par deux botanistes et Mendel. L'étude des mutations a pu être abordée par de Vries grâce à ses études sur les Onagres, et Blakeslee a pu provoquer la polyploidie artificielle pour la première fois en trempant des graines de *Datura stramonium* dans de la colchicine. Les travaux de Mangelsdorf et Reeves sur le maïs nous ont apporté des exemples de croisements intergénériques de même que la reconstruction expérimentale de la phylogénie de cette importante plante.

Les études de Guillemond et de son école sur la formation, le développement des plastes et de leur transmission nous ont fait soupçonner un élargissement de nos conceptions sur l'exclusivité du rôle du noyau dans l'hérédité des caractères.

En faisant l'étude des différentes entités systématiques dans un milieu

floristique déterminé, on s'est aperçu que leur nombre se rapprochait d'une constante. De même si on relevait l'abondance et la grégarité de ces entités dans cet habitat on pouvait établir des caractères servant à déterminer précisément les associations de ce milieu floristique.

Raunkiaer, Rübél et Braun-Blanquet élaborent une méthode écologique, le premier par l'étude des formes, le second par la phytogéographie et le troisième en élaborant une méthode synthétique permettant d'étudier le développement des associations jusqu'à leur climax et un système de classification de ces associations. Ces études offrent un immense intérêt, en ce qu'elles nous permettent de considérer le comportement et l'évolution des flores.

APPLICATIONS DE CES RECHERCHES

Jusqu'ici nous avons examiné bien sommairement les problèmes de science pure qui confrontent le botaniste actuel. On se sera aperçu des potentialités économiques de quelques-uns. Nous voudrions cependant indiquer un peu plus clairement l'importance de la botanique dans l'économie humaine.

Tout d'abord l'agriculture. Il est bien évident que ses progrès sont intimement liés à ceux de la botanique. Les études sur la nutrition des plantes, leur besoin de lumière et leurs tropismes donneront des indications essentielles à la culture.

L'étude génétique des plantes cultivées tout en facilitant la création de variétés nouvelles où l'on aura fixé des caractères permettant à la plante de mieux résister aux maladies, de s'adapter avec plus de facilité au climat et à l'habitat du pays, pourra grandement augmenter la richesse de ce pays en évitant la perte des récoltes et en ouvrant de nouveaux espaces à la culture. Ainsi la création, par le grand génétiste canadien, Saunders, de la variété de blé "Garnett" qui mûrit en 90 jours a permis de pousser à 100 milles plus au nord la culture des champs de blé dans les Provinces de l'Ouest. Ce qui représente une augmentation considérable des récoltes et par conséquent des profits.

L'horticultrice attend beaucoup des études botaniques. Le problème des roses par exemple pose de grandes difficultés aux jardiniers. On sait en effet que les horticulteurs européens sont venus chercher en Amérique des espèces sauvages avec lesquelles ils ont produit des variétés convenant bien au climat européen et qui résistent mal en Amérique du Nord. Alors il faudrait reprendre le problème par des études nouvelles sur nos roses sauvages pour produire des variétés adaptées à notre climat. Un autre problème très intéressant serait la fixation sur un gène des couleurs des roses thé qui se transmettent actuellement par greffes.

L'étude écologique et phytosociologique des forêts peut aider à la solution de grands problèmes forestiers en ce qu'elle permet de classer les inventaires que l'on y fait. De plus, elle nous fournit d'importantes données sur des problèmes d'aménagement et d'exploitation.

Et des domaines, comme l'étude des algues, ont une grande importance sur la connaissance des planctons et par conséquent des pêcheries.

Qui l'aurait dit, la mycologie, ou science des champignons, a permis la création de laphytopathologie ou science des maladies des plantes, parce que l'on s'est aperçu que 99% des champignons causaient des maladies aux plantes. Dans cette même direction, on a fait une découverte sensationnelle. On a trouvé, par l'étude de la mosaïque du tabac, que les cancers végétaux étaient dus à une protéine cristallisable. Comment pourra-t-on nier l'importance de la découverte des auxines sur l'orientation de toute la biologie à la recherche des hormones. Recherches qui ont permis la compréhension des relations entre les différents systèmes des organismes et la guérison de graves maladies, telles certains diabètes, à l'aide de l'insuline, hormone secrétée par les capsules surrénales.

L'importance des vitamines dans l'organisation d'une diète rationnelle est un perfectionnement dû à l'étude des plantes. Et si, comme on est bien en droit de le penser, le problème de la

science moderne est un problème biologique, on est justifié de conclure que la botanique est une science d'avenir.

CENTRES DE RECHERCHES

Il y a plus. Nous disposons d'organismes nous permettant d'aborder l'étude des problèmes botaniques actuels que nous venons brièvement de passer en revue: Le Jardin botanique et l'Institut botanique.

L'Institut botanique s'est jusqu'ici spécialisé dans l'inventaire taxonomique du Québec, travail fondamental et nécessaire à toutes les autres études sur nos plantes. Actuellement en plus d'importants problèmes de systématique dont l'étude se poursuit, on travaille aussi à des problèmes morphologiques et physiologiques.

Au Jardin botanique, malgré l'immense travail d'organisation avec lequel les membres du personnel sont encore aux prises, on a abordé des études extrêmement intéressantes. En horticulture, on poursuit différentes expériences sur le choix des variétés de plantes à cultiver dans les jardins du Québec. On a réussi des tours de force comme la culture de la *Welwitschia*, plante de Rhodesie, dont la culture est extrêmement difficile et présente des particularités morphologiques dont l'intérêt est extrême.

En pathologie végétale des recherches se poursuivent sur des maladies horticoles. Ce travail présente un intérêt d'autant plus grand que ce domaine est vierge au Canada.

Grâce à une subvention du Conseil National des Recherches, depuis deux ans des études se poursuivent sur la phytosociologie et la biologie des érablières. Ces recherches, les premiers du genre en Amérique, ont donné des résultats particulièrement intéressants. Et si certaines facilités matérielles peuvent être obtenues, on fera en collaboration avec l'Université McGill, une étude expérimentale des espèces de Trille de l'Amérique orientale.

Concluons en constatant qu'au Jardin botanique et à l'Institut botanique peuvent se réaliser les trois grandes tendances de la science de l'avenir: science de synthèse, science "personnaliste" et sociale.

Une science de synthèse sera réalisable grâce à la collaboration des différents spécialistes travaillant dans une même institution et envisageant différents aspects d'un même problème. Ainsi l'étude des espèces de Trille, dont nous avons fait mention, serait un premier effort dans ce sens. Quant au savant qui s'exprime avec toute sa personnalité, c'est-à-dire qui sait considérer un problème sur tous ses aspects humains, nous n'avons qu'à suivre les traces du maître qui dirige ces deux institutions.

Et enfin, on aura remarqué l'intérêt que les directeurs du Jardin et de l'Institut attachent aux problèmes sociaux et économiques de notre pays. Problèmes au contact desquels ils ont compris l'importance sociale de la science.

Le mot de la fin est le mot du début: La Botanique est vraiment une science d'avenir.

André LAFOND

"LA NOUVELLE RELEVÉ"

Février 1942

- Yves Simon..... La philosophie dans la foi.
 Auguste Viatte... La troisième phase de la guerre.
 Paul Beaulieu.... Pélerins de l'absolu
 Georges Bernanos. Race contre nation (suite)
 Ivan Goll..... Jean sans terre s'agenouille devant la cathédrale de Strasbourg, poème.
 Jean Dufresne.... Marcel Proust
 Chroniques
 Les événements internationaux; Yves Simon: Saint-Pierre et Miquelon.
 Le théâtre: Robert Elie: L'Aiglon à la Comédie de Montréal.
 Le cinéma: R.C. All That Money Can Buy, The Maltese Falcon.
 Les Sciences: Marcel: La Revue canadienne de Biologie, Initiation à la géologie, Regards sur les sciences expérimentales.

Parmi ces articles d'un ton particulier, je viens jeter quelques notes sur la collaboration qui existe entre le Jardin et l'Institut botaniques et certains départements de l'Université McGill. L'Institut botanique de l'Université de Montréal depuis déjà longtemps compte plusieurs amis au Département de Botanique de McGill. L'avènement du Jardin botanique n'a fait qu'élargir ces amitiés. Qu'on se souvienne de ce soir, où on fêta en famille la naissance de la "Flore laurentienne"; le Prof. F. E. Lloyd rompit des lances avec le Maire présent afin qu'il donnât au Frère Marie-Victorin le Jardin longtemps demandé. (1)

Présentement il y a une immense collaboration entre le Jardin botanique et le Département de Génétique de McGill. Le Jardin apporte à cette symbiose: la compétence de ses horticulteurs sous la direction scientifique de M. Teuscher, la compétence aussi de ses techniciens orientés surtout en taxonomie, écologie, phytosociologie, phytopathologie, botanique économique, horticulture etc. Le Jardin offre aussi les facilités de ses terrains aménagés pour les cultures spécialisées, ainsi que les services de ses serres si utiles dans un pays où le froid règne six mois sur douze. Le Département de Génétique peut ainsi compter sur de vastes cultures nécessaires à cette discipline scientifique. Aussi il a été possible aux génétistes de McGill de poursuivre depuis quatre ou cinq ans des travaux sur les blés et les avoines (génétiques et cytologiques). McGill a aussi au Jardin botanique sa propre pépinière; les arbres en culture sont étudiés surtout au point de vue physiologique. Il y a à quelque temps le Dr C. L. Huskins — chef du Département de Génétique — recevait de la John Innes Institute de Merton, Angleterre, une grande quantité de graines de *PRIMULA SINENSIS*. Cette primevère, très intéressante, a été l'objet de nombreux travaux génétiques maintenant classiques. Ces plantes étaient très exposées sous la pluie des projectiles. Le Dr Huskins les a donc confiées au Jardin botanique, qui les cultive; dernièrement le Jardin, dans ses petites serres d'hiver, en faisait une très intéressante exposition, chaque lot de type génétique était expliqué pour le bénéfice du public; les pedigrees avaient été dressés par le Département de Génétique. (2)

Enfin, toujours dans le sens d'une collaboration progressive, il a été élaboré dernièrement un projet d'envvergure, qui, espérons-le, saura se réaliser bientôt: la monographie du genre *Trillium* à l'aide des techniques modernes (taxonomie expérimentale, cyto-génétique, physiologie etc.) Les Trilles, des Liliacées, qu'on nomme couramment "lis des bois", sont ces belles petites plantes à très immenses feuilles vertes et à grande fleur blanche ou rouge qu'on trouve dans les bois feuillus dès les beaux jours du printemps. Taxonomiquement, phytosociologiquement, écologiquement, biométriquement, les techniciens de l'Institut et du Jardin botaniques (3) ont déjà étudié certains aspects du problème. Cytologiquement, génétiquement ainsi que physiologiquement le Dr Huskins assisté des Dr Smith, Wilson, Sander et autres, en ont fait autant de leur côté. (3a). Tout est loin d'être clair. Ces travaux préliminaires n'ont fait que soulever et poser l'imbraglio. Les Trilles et leurs mystères, tel sera l'un des champs futurs aux énergies et potentialités réunies des deux Institutions. La liaison des deux centres scientifiques en cause, a été grandement facilitée par Monsieur Jacques Rousseau — sous-directeur du Jardin — qui, en sa qualité de professeur de Génétique à l'Institut, connaît exactement la valeur des résultats qu'on est en droit d'attendre de toutes ces disciplines scientifiques. (4)

Il pourrait paraître futile à plusieurs que des hommes de science s'attachent en ces temps troublés à de tels problèmes. Ces problèmes nous conduisent à des généralités qui nous touchent de très près. Mendel, de son cloître silencieux de Brno, découvrit les grandes lois de l'hérédité en cultivant des Pois. De Vries, vers 1900, en étudiant les Onagres, édifica sa théorie de la mutation. En 1902, Cuenot, puis Bateson démontrèrent que les lois de l'hérédité s'appliquaient

également au règne animal. T. H. Morgan (Université de Columbia) avec son école et ses travaux sur la *Drosophila*, — petite mouche des fruits, — formula définitivement la théorie chromosomienne de l'hérédité, confirmée aujourd'hui. Cette école, il y a quelques années, grâce au développement des techniques cytologiques et cytogénétiques, a réussi à dresser la carte chromosomienne des caractères héréditaires. Des animaux à l'homme il n'y a qu'un pas. Nous connaissons une foule de caractères transmis héréditairement: caractères physiques, morphologiques, physiologiques, pathologiques etc. Par ces faits la science de l'hérédité a soulevé des problèmes philosophiques, éthiques, casuistiques, etc. Elle est en train de révolutionner certains aspects de la Pédagogie et de la Médecine. L'Orientation professionnelle, l'Eugénique, le "Birth Control" sont autant de problèmes courants. La génétique a été d'un grand secours à la rectification et à la confirmation de la théorie de l'évolution. Pour résoudre ces problèmes avec justice, équité, il faut accaparer, ramasser le plus de données possibles. Nous devons connaître à fond les potentialités, les modalités, les processus, les causes et les effets. Il ne s'agit pas toutefois d'expérimenter sur l'humain; de ce matériel biologique on ne peut qu'observer sans intervention expérimentale. En compensation, nous avons les animaux qui présentent toutefois à l'expérimentation certaines difficultés techniques; mais, les végétaux, par leur grande malléabilité, sont les matériaux d'expériences par excellence. C'est ainsi qu'en travaillant par exemple sur l'amélioration des plantes pourra-t-on, peut-être, trouver un moyen d'améliorer aussi les hommes et par conséquent de se construire un monde meilleur où serait exclu ce caractère dévastateur: l'ambition honteuse qui crée les guerres. Pasteur disait "Je crois invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre, que les peuples s'entendront non pour détruire, mais pour édifier".

Il conviendrait ici, dans ces notes sur la collaboration du Jardin et de l'Institut botaniques, — centre canadien-français — avec le Département de Génétique et de Botanique de l'Université McGill, — centre canadien-anglais, — de souligner la question culture; culture française synthétique, culture anglaise analytique. Je me sens fort mal à l'aise dans ce domaine; aussi me contenterai-je de cet effleurement. Des gens dont c'est le métier ont d'ailleurs admirablement bien décrit pour nous tous les facies de ces deux grandes cultures.

Enfin, pour couper court à toute surprise, rappelons que nous sommes ici dans le domaine de la Science. "La Science", a écrit quelqu'un — Pierre Termier je crois —, "ne connaît pas de frontières, elle est internationale". Qu'il soit Allemand, Français, Russe, Anglais, Américain ou Canadien, un homme de science est toujours un homme qui travaille au bien de l'humanité, un collaborateur qui apporte sa modeste contribution de faits établis au triomphe de la Vérité. Dès lors peu importe sa race; elle devient même un facteur d'intérêt, parce qu'à la race est attaché le caractère culturel et que ce caractère permet d'envisager les problèmes biologiques et scientifiques sous les angles les plus divers.

Auray BLAIN

(1) "Histoire de l'Institut Botanique de l'Université de Montréal" (1920-1940). par Fr. Marie-Victorin, Contrib. Inst. Bot., U. de M., No 40. 1941.

(2) "L'Exposition de Plantes grasses et de Primevères" par René Maillere, Chronique des C.J.N., "Le Devoir" samedi 21 février 1942.

(3) "Les Lilliflores du Québec" par Frère Marie-Victorin, Contrib. Inst. Bot., U. de M., No 14. 1929.

"Biologie des Géophytes de l'Érablière" par Pierre Dansereau et André Lafond, (à paraître bientôt).

(3a) Voir "Canadian Journal of Research".

(4) "Regards sur les Sciences Expérimentales" Vol. III de la Collection "Les Méthodes Scientifiques dans l'Éducation", La Librairie Dominicaine, 1942.



L'INSTITUT BOTANIQUE POUR UNE CULTURE

BOTANIQUE SYSTEMATIQUE

Comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père, la science botanique comporte plusieurs compartiments. Fol qui voudrait être à son aise dans tous! La formation générale accomplie, il faut choisir. On peut, comme le philosophe, se demander devant une plante: qu'est-ce qu'un végétal? nous achevant ainsi vers l'analyse ontologique; ou, comme le systématiste, nous poser la question: dans les cadres tracés par les fondateurs de la botanique, où cette plante se place-t-elle? Rejoignons ainsi, au début d'une étude sur une section précise de la Botanique, la différence essentielle qui sépare la philosophie et l'analyse empirio-logique, la science. Mais en plus de s'informer du nom de telle plante, quelle armée de points d'interrogation peut se dresser à son sujet? Son fonctionnement cellulaire (cytologie); sa formule chromosomienne ou son lignage (génétique); l'étude de ses tissus (histologie); son mode de vie, de respiration (physiologie); sa forme (morphologie); sa distribution géographique (géobotanique); son habitat préféré (écologie) et la liste n'est pas close.

Les pays de vieille culture qui connaissent exactement tous les éléments qui constituent leurs flores respectives peuvent à loisir se donner à l'étude de maintes questions connexes: répartition sur un territoire donné, valeur cytologique des espèces, morphologie poussée, fluctuations écologiques et géographiques. Un pays jeune comme le Canada en est encore au stade de l'exploration et il faut que ses botanistes en parcourent au plus tôt les vastes étendues et repèrent toutes les espèces qui croissent sur son territoire.

L'histoire de la Botanique canadienne épouse assez bien la grande Histoire. Nos premiers colons, nos premiers missionnaires, arrivés de France, étonnés de voir devant eux une flore nouvelle, des arbres inconnus, envoyaient des fragments à des savants européens qui les étudiaient et les décrivaient. C'est ainsi que, dès 1635, on trouve dans le CANADENSIS PLANTARUM HISTORIA de Jacques Cornuti, l'illustration et la description de quelques plantes québécoises: L'Ancolie, les deux Actées, l'Herbe-à-la-Puce, le gingembre sauvage, l'Apocyn, etc. Michel Sarrasin a joué un rôle dans la connaissance de la flore canadienne en envoyant des plantes à Tournefort, le créateur du genre. Nous eûmes plus tard la visite d'éminents naturalistes-voyageurs, comme Pierre Kalm (1716-1779), disciple de Linné, André Michaux (1746-1802). Le premier documenta Linné sur le Canada et lui fournit les types canadiens décrits dans son SPECIES PLANTARUM (1753); le second fournit les matériaux au FLORA BOREALI-AMERICANA qu'écrivit Louis-Claude Richard (1803, rééd. 1820). Michaux s'était rendu de Philadelphie au Lac Mistassini; c'est par lui que nous connaissons la limite septentrionale de nos essences forestières.

Friedrich Pursh (1774-1820) vint au pays ramasser la documentation nécessaire à la rédaction d'un FLORA AMERICAE SEPTENTRIONALIS publié à Londres (1814). Il mourut au pays; on peut voir son monument au cimetière Mont-Royal, à gauche de celui du grand géologue canadien Sir William Dawson.

Le dix-neuvième siècle marque aux Etats-Unis un développement très intense de la Botanique et c'est dans ce sillage que viennent s'inscrire les travaux de Provancher et de Brunet. L'Abbé Léon Provancher (1820-1892) est l'auteur de la première FLORE CANADIENNE (Québec, 2 vol., 1862). Neuf ans plus tard, c'était le tour de l'Abbé J. Moyen de doter son pays d'une Flore (COURS ÉLÉMENTAIRE DE BOTANIQUE ET FLORE DU CANADA, Montréal, 1 vol., 1871). Nous sautons maintenant à 1931 pour trouver la FLORE MANUEL DE LA PROVINCE DE QUÉBEC et à 1935 pour la FLORE LAURENTIENNE de F. Marie-Victorin, la seule flore véritable du Québec moyen, préparée d'ailleurs par la publication de nombreuses monographies exhaustives et par des travaux sur le terrain échelonnés sur au-delà de vingt années.

Depuis sa première herborisation dans l'érablière de Saint-Jérôme, de laquelle il apprit d'un simple à connaître l'Ail-douce, jusqu'à ces derniers grands voyages, le Frère Marie-Victorin a fourni à l'exploration botanique la majeure partie de son temps. On peut dire que ce qu'il ne donne pas à l'herborisation, il le consacre à relever les notes prises sur le terrain. Il a exploré la région du Lac-Saint-Jean, la Minganie, Anticosti, la Gaspésie, le Nouveau-Brunswick et l'Ontario confinant à Québec, les environs de Montréal, les Cantons de l'Est, etc., etc., Il y était magnifiquement aidé par le Frère Rolland-Germain, remarquable botaniste à qui nous devons nombre de découvertes importantes et qui est une autorité dans certains coins de la systématique, particulièrement complexes, comme l'étude des Glumiflores. On lui doit, entr'autres, l'exploration de la Vallée de l'Ottawa. Au F. Marie-Victorin se sont joints, au fur et à mesure, Jules Brunel, surtout cryptogamiste bien qu'il ait pris part à nombre d'explorations organisées par l'Institut Botanique, M. Jacques Rousseau, spécialiste de la Flore du Bic, expert en VIOLA, bon marcheur et explorateur de tempérament, Roger Gauthier, Pierre Dansereau, René Meilleur et nombre de mes collègues: Ernest Rouleau, Bernard Boivin, Auray Blain, James Kucyniack, etc.

Il s'est trouvé ainsi que l'Institut botanique et le Jardin botanique de Montréal qui le loge sont devenus le centre d'activité systématique du Canada oriental. Les deux institutions sont dotées d'une bibliothèque et d'un herbier communs. La bibliothèque, montée petit à petit, renferme un grand nombre d'ouvrages indispensables à l'étude de la Botanique, des collections complètes de périodiques de toutes les langues, des ouvrages anciens et, dans nombre de cas, des incunables ou des raretés bibliographiques. L'herbier, éminemment riche, longtemps la proie des rats, est conservé maintenant au Jardin, dans de solides armoires de métal. Il renferme des plantes de tous les pays du monde, une formidable collection de spécimens québécois et nombre de types et de cotypes. C'est, accouplé à la bibliothèque, un puissant instrument de travail et les savants étrangers, notamment les Américains, viennent le consulter fréquemment. C'est la collection la plus complète de plantes canadiennes.

En vue d'avoir une connaissance de plus en plus précise de la Flore du Canada-oriental, les autorités de l'Institut Botanique ont organisé, avec le concours financier des gouvernements fédéraux et provinciaux, une institution dite CATALOGUE DES PLANTES DU QUÉBEC. Tour-à-tour confié à Mlle Marcelle Gauvreau, à MM. Bernard Boivin et James Kucyniack, il est maintenant la préoccupation du signataire de ces lignes.

Le CATALOGUE est formé de dossiers. Chaque entité à le sien sur lequel est inscrit toute récolte connue, faite sur notre territoire, avec les indications de date, localité, collecteur, source bibliographique, herbier où est conservé le spécimen-témoin. A l'intérieur du dossier est imprimé une carte du Québec où sont pointées les localités connues pour chaque espèce, variété ou forme. Travail énorme, on le voit, de nature à occuper un homme sa vie durant, toujours en marche puisque, constamment, les systématistes revisent les groupes un à un, découvrent méprises et mésinterprétations, assignent de nouvelles limites aux espèces préexistantes, en créent de nouvelles. C'est un travail préparatoire à la prochaine édition de LA FLORE LAURENTIENNE qui devra tenir compte des entités mineures et des limites géographiques exactes, traiter la Gaspésie et le Bas St-Laurent maintenant assez connu, annexer la flore arctique, depuis que Polunin nous en a donné une connaissance précise en une formidable étude publiée par Ottawa.

Ces notes démontrent assez les services innombrables rendus par le personnel de l'Institut et du Jardin botaniques de Montréal à la science botanique. Herbier, bibliothèque, catalogue, publications nombreuses résument le travail accompli et montrent le chemin fait dans le domaine de la

Il y a quelques vingt ans, on entendait assez fréquemment dans la bouche des étudiants et aussi de certains pédagogues et théoriciens de l'enseignement, l'expression ridicule de "petites sciences" pour désigner les sciences biologiques (toute la Vie!) et les sciences géologiques (toute la Terre!)

Dieu merci, cet étonnant canadien, né dans je ne sais quelle cervelle fuligineuse, a vécu. Nous avons accédé à un palier culturel où cette expression n'a plus droit de cité, et où celui qui l'emploie encore se classe de lui-même dans la confrérie des éteignoirs atardés.

Nous sommes en guerre. De quelque façon que se termine l'universel conflit, il est fort possible que l'issue de cette guerre dépende de deux questions relevant d'abord, l'une et l'autre, des sciences naturelles: le caoutchouc, une question de botanique économique, et le pétrole, une question de géologie économique.

En plus de souffrir d'une déficience de substance grise, il faut donc être aveugle et sourd pour ne pas se rendre compte que même sur le plan bassement utilitaire, — là où tout le monde devrait se comprendre, — l'expression de "petites sciences" appliquée aux sciences de la Vie et aux sciences de la Terre est une sottise, qu'elle est malvenue, fallacieuse et péjorative, et qu'elle traduit tout simplement une ignorance abyssale.

On admettra sans peine que l'institution qui, chez nous, a le plus fait pour sortir les sciences naturelles de l'ornière où elles se trouvaient il y a vingt ans, — position qui explique en partie le mépris où on les tenait alors, — c'est l'Institut botanique de notre Université.

Grâce à l'activité intelligente et au rayonnement incoercible du maître qui a fondé cet Institut et le dirige encore, la botanique d'abord, puis par contre-coup la zoologie et la géologie, ont été réhabilitées. On a cessé de les considérer comme des parentes pauvres, on les a sorties de l'oubli noir où elles étaient reléguées, on les a époussetées, ventilées, puis envoyées de l'avant.

Toutes trois firent tant et si bien que chacune est en voie de devenir un centre culturel susceptible de jouer un rôle important dans l'évolution future du groupe canadien-français.

Je n'ai pas mission de vous dire à quelle étape en sont rendues la zoologie et la géologie. On m'a demandé simplement de vous dire un mot de l'état actuel du centre d'études que constituent à Maisonneuve l'Institut et le Jardin botaniques. Il n'est pas inutile, je pense, de retracer à grands traits la genèse et l'histoire de ces institutions.

Dix ans après la fondation par l'Université de Montréal du modeste "laboratoire" de botanique qui devait s'épanouir si magnifiquement, le maître à qui on en avait confié les destinées résolut de voir à l'étranger quelle conception on se faisait d'un Institut botanique moderne. C'était en 1929. Pendant neuf mois, le Frère Marie-Victorin parcourut le monde, traversa trois con-

taxonomie. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter de l'avenir. L'homme primitif, après qu'il eût découvert le feu, le faisait veiller jour et nuit et l'emportait jalousement avec lui dans ses migrations et ses guerres. Les systématistes, depuis Linné, sont de paisibles gens éminemment traditionalistes qui ont su garder, en nombre de cas, des noms vieux d'au-delà deux siècles. Ils ont acquis ainsi une sorte de sérénité qui les fait se tenir à leurs recherches, insensibles au monde croulant autour d'eux et à toutes ces civilisations qui, au cours des âges, se font, se défont, se refont.

Marcel RAYMOND

NOTA: On aura une vue complète sur la formation de l'Institut Botanique et du Jardin Botanique en lisant HISTOIRE DE L'INSTITUT BOTANIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, par F. Marie-Victorin, Contrib. Inst. Bot. de l'Université de Montréal, no 40.

UN CENTRE CULTUREL

tinents, interrogeant la nature et les hommes. Revenu au pays, il décida qu'il fallait non seulement intensifier le rayonnement de son Institut, mais doter Montréal d'un Jardin botanique digne de la métropole d'un grand pays. Personne dans son entourage immédiat n'osait croire à la possibilité d'une pareille réalisation. Tant de projets moins ambitieux avaient déjà péri dans l'oeuf! L'opinion publique, croyait-on, est si indolente! Mais le maître avait la foi, la détermination, la constance.

"Rappelez-vous le mot de Rostand, nous disait-il, lorsque nous commençons à douter:

En croyant à des fleurs, souvent on les fait naître."

Et puis, un jour, subitement, tout s'éclaircit! Les gouvernements se donnent la main. Une entente est conclue. Montréal aura son Jardin botanique!

Pendant quelques années les travaux progressent à un rythme étourdissant. A ce compte, tout sera terminé en un temps record. Mais survient un bouleversement politique. L'exécution des travaux est temporairement suspendue. Puis c'est le cataclysme international, qui reporte aux calendes grecques l'idée même des oeuvres de paix.

N'importe! Ce qui est fait est fait. Tirons donc le meilleur parti possible de la situation, et faisons donner à l'institution telle qu'elle est tout le rendement possible.

Il faut dire qu'au cours des mois où le Jardin prenait forme, le maître eut l'idée de réunir sous un même toit l'Institut botanique universitaire et le Jardin botanique municipal, — c'est-à-dire les services administratifs et techniques de ce Jardin.

Il ne manque pas d'exemples, dans la nature, de telles associations à bénéfice réciproque. Créons donc une sorte d'organisme symbiotique, qui sera d'emblée un centre important de culture et de recherche, grâce aux matériaux déjà existants de l'Institut, grâce aux potentialités du Jardin. C'est donc selon ces lignes directrices qu'a été édifiée l'élégant immeuble de l'ancien parc de Maisonneuve.

Les ouvriers qui travaillèrent à la construction, devant cet ensemble, — pour eux assez déroutant, — de bureaux, de salles de cours, de laboratoires, etc., prirent l'habitude de désigner l'immeuble par l'appellation toute simple de "l'École". Sur le moment, cela parut plutôt amusant pour les initiés. Or il se trouve aujourd'hui que ces braves gens n'étaient pas loin d'avoir raison, et que "l'École" qu'ils crurent élever, même si elle ne porte pas ce nom, en est une virtuellement.

Qu'on en juge plutôt par les quelques notations brèves que voici sur les divers groupes de la gent étudiante qui fréquentent le Centre botanique de Maisonneuve, — étudiants de tous les âges et de tous les degrés de l'enseignement, depuis des bambins d'âge préscolaire jusqu'à de graves candidats au doctorat ès sciences!

(a) L'École de l'Éveil, où de tout jeunes enfants viennent apprendre, avant même de savoir lire, les premiers rudiments des sciences naturelles. La devise de l'École, "Je veux savoir pourquoi ces choses sont belles", définit mieux que de longs commentaires le programme de l'Éveil.

(b) Les cours complémentaires destinés aux écoliers relevant des deux Commissions scolaires catholique et protestante de Montréal, et qui comportent, durant la belle saison, une initiation pratique à l'agriculture par les jardins d'écoliers, et, durant l'hiver, des représentations de cinéma éducatif fort suivies.

(c) L'École d'apprentissage horticole, où un groupe sélectionné de jeunes gens reçoivent, au cours de leur stage de trois ans, un enseignement théorique et pratique visant à faire d'eux des jardiniers experts, capables de rivaliser avec les étrangers qui, par la force des choses, ont jusqu'ici monopolisé pratiquement la profession.

(d) Les cours spéciaux de botanique et les démonstrations appropriées que viennent recevoir les élèves des Beaux-Arts, et ceux de l'École du Meuble,

afin de mettre une base scientifique précise à cette partie de leurs études qui touche à la plante dans l'art, ou à l'arbre, matériau premier de l'ébéniste.

(e) Le grand public est admis gratuitement, un soir par semaine, à des cours et conférences d'initiation ou de perfectionnement en horticulture et en botanique *sensu amplo*, cours abondamment illustrés où les auditeurs peuvent enrichir singulièrement leur bagage de connaissances.

(f) Des cours de vacances, chaque fois que la chose est possible, sont organisés, qui s'adressent plus particulièrement aux éducateurs chargés d'enseignement pendant l'année académique et désireux cependant de profiter des facilités et avantages du Centre botanique pour acquérir des notions de première main en biologie végétale, s'initier aux travaux de laboratoire, et prendre, — ou reprendre, — contact avec la nature laurentienne au cours d'herborisations dirigées.

(g) Diverses sociétés, comme l'ACFAS et la Société Canadienne d'Histoire Naturelle, la Société de Conservation du Québec, dont les champs d'action sont beaucoup plus larges encore que ceux de l'Institut botanique et du Jardin, ont leur siège social au Centre de Maisonneuve, ce qui ajoute encore à l'intensité et à l'ampleur de son rayonnement.

(h) Les étudiants du P.C.B. (année pré-médicale) viennent chercher les leçons de biologie végétale requises par les programmes officiels, et effectuer dans des laboratoires modernes les travaux afférents de microscopie, de physiologie végétale, etc.

(i) Un enseignement du même ordre, mais qui s'orientera graduellement vers la botanique économique (plantes industrielles surtout) est donné aux élèves de la Faculté des Sciences qui font leur année de base en Mathématiques, Physique, Chimie, Sciences Naturelles (Certificat de M.P.C.N.), préalablement à leur inscription aux Certificats spécialisés de Licence.

(j) Depuis 1941-42, l'École de Pharmacie envoie également ses étudiants au Centre de Maisonneuve recevoir les cours de botanique générale et de botanique pharmaceutique requis par l'Université pour l'obtention du Baccalauréat en pharmacie, et par l'Association pharmaceutique pour l'obtention de la licence en pharmacie.

(k) Parmi la série des Certificats d'Études Supérieures que décerne la Faculté des Sciences aux candidats à la licence ès sciences, deux relèvent de l'Institut botanique: le "Certificat de Biologie végétale" et le "Certificat de Morphologie comparée des végétaux". Tous les professeurs de l'Institut collaborent à cet enseignement, chacun dans sa spécialité. Chaque certificat dure un an, et comporte environ 180 cours et autant de séances de travaux pratiques, ce qui signifie que l'élève doit consacrer la majeure partie de son temps à ses études. C'est là que se fait l'enseignement proprement universitaire de la botanique.

(l) Les licenciés ès sciences d'ont diplômés font ensuite, s'ils le désirent,

un stage additionnel d'un an, dans un laboratoire de l'Institut, pour s'initier à la recherche personnelle, et préparent sous la direction d'un des professeurs, une thèse ne comportant pas nécessairement de résultats nouveaux, n'impliquant pas de soutenance publique, et qui doit être agréée par la Faculté, donne droit à la maîtrise ès sciences.

(m) Enfin, ceux qui désirent obtenir le grade de docteur ès sciences (D.Sc. ou Ph.D.), font un stage de deux ans dans un laboratoire, préparent une thèse comportant des résultats nouveaux, et qui doit être obligatoirement publiée, puis soutenue en public devant un jury *ad hoc*.

Voilà, mises en faisceau, les multiples façons de se cultiver que le "Centre" offre à notre population étudiante, et en général à la grande famille des "curieux de la nature", comme on disait autrefois.

Cette esquisse des divers types d'études, abrégées ou développées, qu'on peut aborder au Centre botanique de Maisonneuve, est suffisante je pense pour convaincre qui que ce soit de l'immense effort fourni conjointement par nos deux institutions botaniques pour créer, maintenir et développer un centre culturel dont puisse profiter non seulement toutes les classes de notre population locale, et tous les individus sans égard à leur âge, mais la nation tout entière.

Plusieurs corporations importantes contribuent efficacement à la réalisation de cette vaste entreprise d'éducation, et doivent en être loués: l'Université de Montréal d'abord, avec laquelle l'Institut botanique reste aussi étroitement lié que lors de sa fondation; la Cité de Montréal, qui assume maintenant toutes les responsabilités concernant le Jardin botanique; la Carnegie Corporation of New York, dont la haute approbation est un réconfort, et dont les généreux subsides ont permis et permettront plus d'un développement intéressant.

Des esprits chagrins, — en petit nombre et en sourdine, — ont pu à l'occasion regretter les quelques millions consacrés à l'oeuvre de paix et de beauté qu'est le Centre botanique de Maisonneuve, mais, tous, ils se sont tus, depuis que la sarabande des milliards est commencée pour la grande oeuvre de carnage et de sang!

Jules BRUNEL,
Sous-directeur de l'Institut botanique, Professeur à l'Université de Montréal.

Les Étudiants trouveront tous
les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DEOM

1247, Saint-Denis Montréal

PORTEZ HAUT LE FLAMBEAU DE LA LIBERTÉ

Recrutement de l'argent des Patriotes dans 500 Bureaux canadiens



Chaque succursale de la Banque de Montréal est un "bureau de recrutement" pour les dollars des Canadiens désireux de servir leur patrie. Dans n'importe quelle de nos 500 succursales du Canada, l'on peut acheter des timbres et des certificats d'épargne de guerre, et obtenir des renseignements complets sur les emprunts de guerre. Engagez-vous dans toute la mesure de vos moyens afin d'aider à gagner une victoire décisive pour la liberté.

BANQUE DE MONTREAL

"Banque qui accueille bien les petits déposants"

Service de banque moderne et expérimenté... fruit de 124 années de fructueuses opérations



La teste bien faite



"SUGGESTIONS PRATIQUES SUR NOTRE ENSEIGNEMENT"

DE PAUL CLAUDEL ET DE "L'ECHANGE"

Je termine la lecture des "Suggestions pratiques sur notre enseignement" de M. Maurice Lebel. Ouvrage bien pédagogique et bien français par sa langue simple, claire et précise, il ne manque pas de susciter dans l'esprit de l'étudiant un ensemble de réflexions très utiles pour l'orientation future de son développement intellectuel. Nous nous proposons d'en donner ici quelques-unes.

Dès son entrée à l'université, le bachelier est laissé à ses propres ressources quant à la poursuite de sa culture générale. Il a rarement acquis une habitude de vie intellectuelle telle qu'il ne ressent pas le besoin d'un guide sûr et pratique. Il a souvent conscience de la nécessité d'un retour sur les études qu'il vient de terminer et dont il soupçonne maintenant l'étendue et la profondeur. S'adonnant forcément à l'acquisition d'une branche spéciale du savoir, il sait qu'il lui manque quelque chose et qu'il doit se compléter; mais enfin quoi? C'est alors qu'en compagnie de M. Lebel, il pourra reconsidérer d'une manière pratique et concrète les principales matières du cycle de ses études secondaires et faire siennes quelques-unes des suggestions de l'auteur quant à la meilleure manière de perfectionner ses connaissances générales. Certes, on peut trouver d'excellents ouvrages sur le sujet, mais il en est peu, que nous sachions, qui soit aussi pratique et aussi adapté à l'enseignement donné en cette province. On nous dira peut-être que l'auteur s'adresse aux jeunes professeurs de nos collèges! Sans doute, mais de quelle utilité son volume ne serait-il pas aux jeunes universitaires devenus en quelque sorte leur propre professeur dans l'acquisition d'une culture qui doit être le prolongement et le perfectionnement des rudiments qu'ils en possèdent.

Avec l'uniformité du système d'enseignement secondaire en cette province, les étudiants tout en connaissant quelque inquiétude culturelle, ressentent peut-être moins qu'ailleurs le besoin de relaire leur première culture. En général, ils ont reçu les mêmes notions et sont passés par les mêmes moules. Ce qui les empêche de connaître l'aiguillon salutaire de savoir qu'on peut penser bien différemment autour d'eux et d'être par là même incités à la révision de leurs connaissances, de leurs jugements et de leurs principes. On en verra ainsi un certain nombre, dès leur entrée à l'université, partir en guerre contre ce qu'ils ignorent assurés que ce qu'ils savent est la seule vérité. Incidemment, cela nous remet en mémoire les paroles de Gratry, si lourdes de sens et de pensée, en son volume "Les Sources" au chapitre de la science comparée: "Rompez vos premières habitudes d'esprit, vos premières formes de pensée. Sur tout si vous avez pris au collège une première attache à un système particulier de philosophie, hâtez-vous de rappeler la charrue, et de diriger les sillons dans un tout autre sens... Dans ce second travail, rien de bon ne sera perdu; mais que de préjugés, d'erreurs, d'incohérences disparaîtront! Quelle mince culture que celle de la première éducation! Superposez à cette éducation une autre éducation, et puis une autre

encore. Rompez et domptez votre esprit en le labourant plus d'une fois en plusieurs sens!... Ne craignez pas de changer plusieurs fois de culture". (p. 64).

M. Lebel nous y aidera grandement. Il a eu la bonne fortune de bien connaître d'autres systèmes d'éducation que le nôtre au cours de ses voyages en Europe, ce qui lui a permis d'apprécier le nôtre à sa juste valeur, c'est-à-dire à la mesure de ses avantages et de ses inconvénients. Il ne fait le procès de qui que ce soit. Son ouvrage est essentiellement constructif et pratique. On ne lui reprochera pas de vouloir tout détruire. On pourra différer d'opinion avec lui sur quelques points particuliers ou désirer qu'ils s'étendent plus longuement sur tel ou tel sujet; mais, dans l'ensemble et sur les problèmes fondamentaux, les idées de l'auteur valent d'être relues et méditées par les étudiants soucieux de faire un retour sur leurs études. Disons, en passant, que l'auteur professeur de lettres ne parle pas de l'enseignement des sciences et des mathématiques.

Nous ne voulons pas repasser un à un des chapitres si instructifs et si captivants, mais simplement relever çà et là quelques réflexions de l'auteur.

La lecture ne semble pas le fort des nôtres. Notre "gavroche" à l'oeil perspicace, Fridolin, n'a pas manqué de nous le dire de verte façon dans sa dernière revue. M. Lebel revient souvent sur le sujet et nous dit entre autres: "Tout élève qui n'acquiert pas le goût, l'amour de la lecture active, a manqué ses études secondaires, même s'il est bachelier ès arts summa cum laude" (p. 38), et plus loin il ajoute: "Aussi ne faut-il pas être trop surpris si des élèves, même brillants, n'atteignent jamais la maturité d'esprit; ils ont peu ou point lu au collège, ils ont travaillé pour des notes, et leurs études finies il est souvent trop tard pour commencer à lire". (p. 47). Qui niera qu'il n'y a pas là également un problème universitaire? Quant au travail pour les notes il a toujours existé. C'est ce que nous appellerions l'esprit de répétition en opposition à l'esprit d'invention. Le dommage, c'est que la plupart du temps les examens ne peuvent qu'apprécier le premier alors que la vigueur intellectuelle et l'avenir dépendent beaucoup du second. L'auteur nous dit bien justement: "Le succès n'est pas la mesure de l'élève, pas plus que de l'homme". (p. 32).

L'enseignement de l'anglais est à la mode de ce temps-ci. On ferait bien de relire les pages si pleines de sens qu'y consacre M. Lebel. Quant à la philosophie, elle a été un sujet bien controversé depuis quelques années. "Il est fort regrettable que l'on publie encore des manuels de philosophie en latin" (p. 119), écrit l'auteur. Plusieurs le déplorent en fait. Combien de temps cela prendra-t-il pour qu'il se fasse un changement? En attendant, plusieurs à l'université se désintéressent de la philosophie parce qu'ils en ont oublié la plus grande partie avec leur vocabulaire latin.

A propos de l'hygiène, signalons ceci: "Tout professeur doit posséder des notions de médecine; sans quoi il lui est souvent impossible de comprendre le caractère de tel ou tel élève." (p. 135). Sur la géographie: "Gardez-vous bien de leur demander les produits que le Canada exporte ou importe chaque année, vous serez tout à fait ébahis des réponses." (p. 95).

La plume est aujourd'hui une des plus puissantes armes modernes pour l'exposition de ses idées et pour la défense de la vérité. M. Lebel après avoir constaté notre pénurie d'écrivains catholiques ajoute: "Presque tous nos collègues encourageaient les jeunes à

écrire. Et à écrire en vue de la publication. Voilà le point de vue auquel il faut placer: inciter les mieux doués à écrire pour la publication". (p. 56). Voilà qui inculquera le sens de la responsabilité: des articles signés et publiés. La parole ne nous manque certes pas et sur quantité de sujets. Mais quelle pénurie d'idées lorsqu'il s'agit d'écrire, d'ordonner logiquement ses pensées, d'avoir le sens de la nuance, de la distinction, de ne pas lancer des mots et des arguments à tout hasard, sans les avoir préalablement pesés. Excellente discipline en fait, qui oblige à lire, à se renseigner, à se cultiver.

Il faudrait citer en entier certains chapitres. Entre autres: la formation de la personnalité, à propos de culture, la langue française, tant ils comportent d'observations justes et de réflexions perspicaces. L'auteur reforme son ouvrage sur les souvenirs des quatre années qu'il a passées dans un collège d'Angleterre. Pages captivantes s'il en est, où il nous est permis de voir comment se forme cette jeunesse qui donnera plus tard à un grand empire les maîtres dont il a besoin.

Pour une minorité, il n'y a de salut que par la culture ne cessent de nous répéter les maîtres de notre pensée. M. Lebel y aura certainement contribué par son ouvrage: **Suggestions pratiques sur notre enseignement**. Il n'est pas de ceux qui désespèrent; bien au contraire, comme tous les vrais pédagogues qui connaissent la jeunesse, il fonde sur elle beaucoup d'espoirs: "En tout état de cause, nous vivons une page décisive de notre histoire. Plus que jamais, nous prenons conscience de nous-mêmes. Et les jeunes bacheliers qui sortent aujourd'hui de nos collèges possèdent des qualités d'entreprise, d'audace, de courage et de persévérance, qui sont à leur honneur. Beaucoup sont même très sérieux pour leur âge, ils raisonnent, pensent et parlent souvent comme des gens d'expérience, à tel point qu'ils surprennent leurs supérieurs de collèges. Beaucoup aussi ont du cran, n'ont pas froid aux yeux. Il leur arrive souvent de commettre des écarts de langage, ils ne pensent pas toujours ce qu'ils disent, mais ils ont au moins le mérite de dire ce qu'ils pensent, ce que beaucoup de leurs aînés n'ont jamais eu le courage de faire. La plupart, à tort ou à raison, en veulent à leurs aînés, car ceux-ci, paraît-il, les ont lâchement abandonnés ou honteusement trahis; ils les ont nourris de discours vides et mensongers, soit pour les garder sous leur tutelle ou pour les empêcher de voir la vérité. Mais nos bacheliers ne gobent plus les discours aisément. Ils ont fait peu neuve et liquidé le passé. Ils savent aussi que le temps est fini où le monde était à leurs pieds; terrible est la concurrence aujourd'hui. Chose digne de remarque, ils ne veulent plus des réputations créées de toutes pièces par les journaux. Aussi vont-ils accomplir de grandes choses, car c'est à l'école du travail et souvent même de la misère qu'ils se forment. De ce creuset, il ne peut sortir, avec le temps, que des oeuvres nobles et durables." (p. 122-123).

Cette citation donne une idée du ton sur lequel est écrit et pensé cet ouvrage. Il plaira sûrement à la jeunesse universitaire par le réalisme de ses jugements, par la sagesse des réformes qu'il propose et par l'attention que l'auteur porte à la culture, à la formation et à la personnalité des jeunes. Nous n'hésitons pas à le signaler aux étudiants qui s'intéressent à la question vitale de l'éducation et de l'enseignement secondaire en cette province comme l'oeuvre de pédagogue et du maître qu'ils auraient souhaité rencontrer à tous les stades de leur cours d'études.

Robert GENEST

L'oeuvre littéraire de Paul Claudel pose à notre siècle un grave point d'interrogation. Sa technique et son inspiration poétique, ses idées et leurs moyens d'expression, ses théories grammaticales, sa trop grande simplicité qui le pousse jusqu'à la plus profonde obscurité et même ses folles mystifications n'ont pas manqué de dérouter la plus grande partie de ses lecteurs non prévenus déjà pour ou contre lui, et de les diviser en clans qui haussent les épaules, les ridiculisent ou s'enthousiasment aveuglément, ne gardant en commun dans leur mutuelle opposition, que la même incompréhension de l'homme et de l'oeuvre. Pour notre part, nous ne prétendons pas appartenir à cette classe privilégiée et rare pour qui le génie de Claudel n'a plus de secrets. Nous ne péchons pas par tant d'humilité... C'est pourquoi, nous essaierons dans cet article d'expliquer avec l'aide de **L'ECHANGE** les raisons qui feront que l'oeuvre dramatique de Claudel, inconnue ou très peu connue de nos jours, bien que beaucoup lue, passera à la postérité au même titre que les chefs-d'oeuvre du théâtre universel, sans pour cela nous risquer à donner une explication de son sens qui ne peut que nous échapper et nécessiterait une étude trop approfondie que nous nous sentons incapable de faire.

Parmi de nombreuses qualités, il en est une que les artistes possèdent bien cachée au fond d'eux-mêmes et qui est le don d'intuition ou de prévision. Cet attribut échappe habituellement à leurs contemporains qui n'en discernent pas les effets dans le rapport existant entre l'oeuvre déjà faite et le message qu'elle apporte, parce qu'encore sans réponse dans le cours normal du temps. Et ce don n'est pas moins ignoré par les générations qui consacrent le génie de l'artiste, parce qu'ayant trouvé le lien entre l'oeuvre et la réalité maintenant arrivée, elles n'ont pas songé que l'oeuvre à son origine était une prophétie, puisque venue avant la réalité. C'est là ce qui explique en quelque sorte l'habituelle incompréhension dont les artistes sont victimes auprès de leurs congénères et explique par la suite leur consécration. Ainsi, les oeuvres de Shakespeare ne sont pas plus considérées à son époque que ne le sont de nos jours nos divers romans-fleuves radiophoniques. De même Racine et Molière ne seront pas plus que des amuseurs de Louis XIV, sans qu'il vienne jamais à la pensée de quiconque que leurs oeuvres puissent jamais contenir quelque chose de génial. Et de même tous les artistes, dans quelque genre qu'ils se soient illustrés, ont toujours reçu une consécration posthume.

C'est pourquoi nous ne pouvons nous permettre de juger aujourd'hui l'oeuvre de Claudel devant le temps, car privé du don de prévision, il nous est impossible de vérifier dès maintenant la vérité de cette oeuvre encore trop jeune, sans toutefois nous empêcher d'y trouver cependant des raisons justes de devoir passer à la postérité.

Et ces raisons nous les trouvons à la lumière d'une critique comparative des qualités propres du théâtre classique et de celles que nous trouvons dans l'oeuvre dramatique de Claudel.

Ces qualités classiques se résument à peu de chose et nous pouvons les distinguer en qualités d'unités de temps, de lieux et de personnages auxquelles se sont jointes d'autres qualités: qualité de grandeur dans le sujet traité, non pas grandeur sociale des personnages, mais des caractères et des âmes qui permet de retrouver en eux "l'éternel humain" que toute oeuvre dramatique et même toute

oeuvre d'art se doit de retracer; qualité de dépouillement dans le thème traité avec le concours le plus restreint des événements extérieurs purement accidentels et dispensables de l'action dramatique, et qui sert à concentrer toute l'attention et l'émotion vers un seul point: le drame; et enfin, qualité de rigueur faite de l'abandon total de l'intérêt de curiosité pour laisser le champ à un intérêt strictement d'esprit. Et de cet ensemble d'attributs négatifs, puisqu'ils suppriment tous quelque chose, naît une oeuvre très riche, parce que vide de l'accessoire et toute pleine d'elle-même, et en laquelle nous reconnaissons l'oeuvre classique typique, tellement grande par ses limites rigides qu'elle prête toujours amorce à la discussion, à des interprétations différentes et à des découvertes constantes d'horizons et de points de vue nouveaux.

Ces caractères propres en tout ou en grande partie aux chefs-d'oeuvre de la littérature dramatique universelle, nous les retrouvons dans le théâtre de Claudel. Ce qui nous permet de conclure à priori que ses drames prendront place dans le rayon de bibliothèque consacré aux grands classiques, et que loin d'être le sujet des discussions échevelées de la jeunesse, ils deviendront l'objet de l'étude de malheureux collégiens ou de critiques littéraires poussiéreux qui en consacreront le génie inspirateur auprès de leurs contemporains, sans que ceux-ci ne se mêlent jamais de vérifier leurs dires.

Pour en venir enfin à **L'ECHANGE**, dont les Compagnons de Saint Laurent, avec le concours de Madame Ludmilla Pitoëff, nous donnaient la semaine dernière de si mémorables représentations, nous pouvons dire que sa donnée et son développement correspondent aux qualités énoncées plus haut.

Dans la simplicité de son unique lieu et jour, le drame, une fois lancé par ses quatre personnages, poursuit son ascension vers l'absolu, s'attachant à chaque pas à la multitude des choses rencontrées sur sa route. Tantôt le drame se relie à l'homme, et celui-ci à ceux qui l'ont précédé ou le suivront, et tantôt à la nature et aux milles choses qui la font, et ensuite à l'univers pour enfin aboutir à Dieu. Et c'est ici que Claudel atteint le sommet de cet "éternel humain" quand il touche à l'éternité, dont tous les poètes ont subi la nostalgie mais qu'ils n'ont fait que soupçonner ou effleurer.

Pour exprimer l'impossibilité de l'échange entre les hommes que veut cependant Louis Laine sans le concours de Dieu, le poète se sert de sa phrase rythmique qui semble le trait d'union entre la prose et la poésie, entre l'homme et Dieu. Toujours, nous y découvrons à chaque phrase le même flot d'inspiration poétique, la même richesse verbale, où les mots considérés sous un angle nouveau, ou revenus à leur sens original, produisent par leur agencement et leur opposition une foule d'images dont les demi-teintes varient à l'infini, et qui frappent sans jamais distraire.

Le drame vu en dehors de lui-même se réduit à très peu de choses: l'échange est impossible entre Louis Laine et Thomas Pollock Nageoire, de Marthe pour Léchy Elberon. Impossible parce qu'opposé essentiellement à la nature de tous les personnages et à Louis Laine lui-même, qui cependant le veut, poussé par un tragique destin. Mais pris en sa totalité et considéré en lui-même le drame de **L'ECHANGE** prend la multiplicité de sens qui lui donne sa haute valeur dramatique et dont les aspects

particuliers correspondent à l'idée propre à chacun des spectateurs, et qui peuvent varier à l'infini sans jamais s'éloigner de la vérité parce que cette infinité est et demeure contenue dans les trois courts actes.

Les Compagnons de Saint Laurent ne pouvaient trouver conseiller plus avisé ni metteur-en-scène mieux désigné que Madame Ludmilla Pitoëff pour monter **L'ECHANGE** et y tenir le rôle qu'elle avait déjà créé sous la direction de l'auteur lui-même. C'est dans un décor réduit à quelques lignes dont se détache un arbre qui semble être le lien entre le ciel et la terre que les quatre personnages évoluent. Madame Ludmilla Pitoëff, dans le rôle de Marthe, a confirmé les qualités que nous lui avions trouvées dans le rôle de Jeanne d'Arc: sobriété d'attitudes, de gestes, de diction, qui fait ressortir avec une puissance remarquable tout le grand drame qui se joue dans un être si frêle. Et non contente de tenir parfaitement son rôle, elle communique à ses compagnons de scène le feu intérieur qui l'anime. Les trois autres protagonistes du drame nous révèlent un aspect tout nouveau des Compagnons de Saint Laurent en réussissant à passer avec bonheur au travers d'un texte aussi difficile que celui de **L'ECHANGE** et en donnant la réplique à Madame Pitoëff sans jamais détonner. En somme, **L'ECHANGE** a été pour nous un spectacle d'une haute qualité qu'il nous est donné très rarement de voir et que nous voudrions retrouver plus souvent.

Charles DUMAS

L'ÉTUDIANT AMÈNE
SES PETITES AMIES
CHEZ
GERACIMO
412 est, rue Ste-Catherine
AIR CLIMATISÉ

ROUGIER FRÈRES
Spécialités Pharmaceutiques
300, rue LA MOTTE
MONTREAL

Fumez la
Cigarette Buckingham
C'est un velours pour la gorge

PHOTOGRAPHE
ATTITRE DES
ÉTUDIANTS

Albert Dumas
309, rue STE-CATHERINE
(Près St-Denis)
STUDIO: LAncester 5478
Domicile Outremont: CALumet 5961

VERSEMENTS FAITS
aux détenteurs de polices de la province de
Québec au cours des dix dernières années:
\$ 90,000,000

SÉCURITÉ ASSURÉE
SUN LIFE OF CANADA



LES ARTS

AUX CONCERTS SYMPHONIQUES

Avant-dernier concert de saison. Programme tout aussi excellent que les meilleurs de ceux qui ont précédé.

La SYMPHONIE EN RÉ de Haydn a été interprétée avec clarté et précision par notre orchestre sous la direction impeccable de M. Defauw. Des quatre mouvements, qui sont surtout l'œuvre des cordes, nous retenons la richesse toute classique de Mozart et de Bach qui trouvent dans le "Père de la Symphonie" un disciple de qualité. Ecrite à Londres, et pour cela appelée la "London Symphony", cette œuvre est loin de porter la marque d'un pays qui a plus influencé les romanciers que les musiciens. Signalons surtout la grâce du Menuet et le brio de la Danse du quatrième mouvement.

"La Grotte de Fingal" et le morceau symphonique "Rédemption" de César Franck servaient de cadre à la Symphonie de Haydn. "La Grotte de Fingal" venait en premier lieu. Mendelssohn l'écrivit à 19 ans. Précurseur de Debussy, il n'a ni sa clarté, ni son intelligence, mais il annonce déjà l'auteur du "Songe d'une nuit d'été". Le morceau symphonique "Rédemption" est un extrait du superbe oratorio du même nom. C'est une œuvre de génie, pleine de solennité et de grandeur. Nous faisons nôtre cette proposition de M. Pelletier qu'on nous donne

un jour l'œuvre complète aux Festivals.

Le Prélude de "Lohengrin" de Wagner, moins solennel que l'Ouverture de "Tannhauser" est cependant une œuvre magistrale. La gradation appelle un à un les groupes d'instruments qui, parvenus au sommet, s'effacent lentement, devant un rappel du motif du début qui meurt en laissant une impression de vague infini.

A en juger par les applaudissements de l'auditoire, qui jusque là, avaient été assez discrets, sauf pour la très pure interprétation de l'œuvre de Wagner, l'intérêt a porté surtout sur le premier concerto de Tchaikovsky. Non pas tant, croyons-nous, à cause de l'œuvre elle-même, qu'à cause de la très grande et juste réputation de son exécutant. Certes, il est d'autres œuvres plus musicales à entendre jouer par un pianiste, la virtuosité et la puissante maîtrise de Rubinstein a fait oublier complètement Tchaikovsky. L'artiste d'ailleurs, réclamé par un auditoire qu'il avait conquis, dut revenir jouer trois pièces dont deux de Chopin, et la dernière, la Danse de "Pétouchka" de Stravinsky.

Le dernier concert de la saison est annoncé pour le 24 mars prochain.

XXX

CE SOIR, AU PLATEAU



MARION ANDERSON
LA TRÈS CÉLÈBRE

"LE DIABLE DANS LE BEFFROI" ET LA CRITIQUE MONTREALAISE

"J'ai été enthousiasmé par l'œuvre du musicien de grande classe que s'est révélé Vallerand. J'ai été ravi par la façon dont il a traduit en sons un conte d'une bizarrerie délicate, dont le traitement demandait infiniment de fantaisie et d'imagination."

"Je n'ai pu qu'être étonné de la sûreté de métier à laquelle atteignait déjà le jeune musicien, de la technique solide et de la science de l'orchestration qui servent déjà si heureusement une exquise sensibilité, une fantaisie pleine de charme, un sens musical sûr."

E.-Chs HAMEL — "Le Jour"

"The young composer, who is music critic of Le Canada here, succeeding the late Léo-Pol Morin and who is still studying composition work with Claude Champagne, enjoyed a deserved triumph as he was called to the platform by Mr. Defauw, and the applause and "bravos" continued long after he had resumed his seat. Jolly is the word for Mr. Vallerand's piece. It is simple and humorous in conception, developed without ostentation, and exceedingly pleasant to hear."

Blair FRAZER — "The Gazette"

"... le jeune compositeur arrive du premier coup là où d'autres n'atteignent qu'après bien des années d'étude et nombre d'essais infructueux, Jean Vallerand naît d'un coup à la composition..." "A en juger par cette première audition, il ressort que Jean Vallerand a beaucoup à dire et qu'il sait le dire très convenablement. Toutes ses pensées musicales s'appuient sur une harmonie solide. Il semble aussi que l'orchestre lui soit un médium idéal puisqu'il fait preuve d'aisance et cela du premier coup. La langue de Jean Vallerand s'apparente à celle des moder-

nistes. Il n'y a là rien d'anormal: on sent que le jeune compositeur s'est assimilé tous les modernes et qu'il exprime dans leur langue autre chose, ce qui lui compose une personnalité bien distincte."

Dominique LABERGE — "La Patrie"

"Mr. Vallerand does well with the contrast of two quite distinctive themes, the Devil's little trumpet tune, and the pleasant folk music of the villagers, and he makes good use of his orchestra. The first performance of it was given last Saturday afternoon, and it has the great merit of improving on better acquaintance."

H.P.B. — "The Montreal Star"

"Le public a écouté avec une palpitante attention le scherzo, car c'en est un, du musicien de vingt-six ans qui vient de se révéler. Les auditeurs n'en pouvaient croire leurs oreilles que l'un des nôtres possédait déjà une connaissance générale des timbres de l'orchestre, les procédés d'écriture les plus variés, l'aisance la plus vraie dans ses harmonisations et le sens des proportions dans la composition de son œuvre. Si on songe aux pages des nôtres qui furent jouées aux Concerts Symphoniques en 1935 et 1936, elles ne paraissent pour la plupart que des travaux d'élevés à côté du "Diable dans le Beffroi". Jean Vallerand s'étourdit un peu de certains procédés et manie malicieusement les surprises et les contrastes. Il veut entendre toutes les voix du grand orchestre dont il vient de se rendre maître. Il en est tout étourdi de joie mais sans perdre l'équilibre. Prions que ce jeune homme continue de travailler et que l'inspiration reste à ses côtés."

Marcel VALOIS — "La Presse"

HOMMAGE A JEAN VALLERAND

Les quotidiens montréalais furent pour une fois du même avis. Et c'est à Jean Vallerand que nous devons cette affolante innovation... La critique fut en effet unanime et "Le diable dans le beffroi", lors de sa première aux Concerts symphoniques, souleva l'enthousiasme étonné des abonnés et des auditeurs de Radio-Canada. Les fervents de musique furent cette fois pris de court. Ils ignoraient totalement ce jeune compositeur que Désiré Defauw avait pris sur lui de lancer. On avait bien entendu Vallerand conférencier un peu partout sur la musique et les musiciens; on le savait critique musical averti par sa collaboration assidue et érudite au "Quartier latin" pendant cinq années et, ces derniers mois, au "Canada". Mais il y a loin de tout cela à la composition d'une pièce symphonique digne d'être dirigée par Defauw et propre à consacrer en un seul soir un talent insoupçonné la veille.

Je voudrais dire à Vallerand l'admiration des étudiants de l'Université de Montréal et la grande joie qu'ils ont éprouvée à le voir triompher l'autre soir. Je voudrais aussi profiter de l'occasion pour rappeler les années de dévouement, de générosité et de travail ardu que Vallerand a consacrées à l'Université où il étudia.

toujours parfaitement au point. On lisait toujours Jean avec plaisir car il se donnait de la peine quel que soit le sujet choisi: musique, politique canadienne, politique internationale, littérature, critique, fantaisie; toujours sa personnalité se faisait jour et rivait à son texte les yeux étonnés et ravis des lecteurs.

Jean lisait sans cesse. Il avait tout lu et tout retenu. Les œuvres les plus rares, par quelque sortilège, lui passaient par les mains. A lui seul, il fit plus pour répandre le goût de la littérature française moderne à l'Université que les innombrables communiqués des multiples maisons d'édition.

Le succès de Vallerand est le résultat de travail opiniâtre, de sacrifices continuels et d'ambitions poursuivies sans répit. Le triomphe fut subit, mais il fut passionnément préparé depuis toujours. Jean, bien qu'excellent nageur, hardi skieur et solide tennismen, fervent de randonnées en bicyclette, chef scout, etc., trouvait moyen de consacrer plusieurs heures chaque jour, et chaque nuit, à sa chère musique. Je conseille aux primaires qui s'imaginent volontiers que les musiciens et les écrivains qui réussissent sont des efféminés, de passer une fin de semaine avec Jean! Son activité débordante, et éreintante pour ses compagnons, les ramènera à la réalité.

Jean Vallerand, il y a déjà quelques années, avait l'enviable réputation d'être un des meilleurs jeunes écrivains canadiens-français de la province avec Roger Duhamel et Clément Marchand. Mais il lui fallait faire plus pour les siens. Et le succès extraordinaire du "Diable dans le beffroi" s'élabore depuis des années dans la tête et dans le cœur de Jean. Il ne remporta jamais le championnat de sa Faculté aux quilles ni au tennis sur table, mais il se préparait un moyen plus modeste, et évidemment bien plus simple, de faire jaillir un peu de gloire sur son Université...

Jean Vallerand, au cours de ses études universitaires, trouva aussi le temps de collaborer à trois revues "Bleu et Or", y préparant d'audacieuses orchestrations où Dukas, Sibélius et Trenet faisaient très bon ménage; rédigeant même des sketches d'un mordant achevé. Jean s'appliqua aussi à établir des relations plus étroites entre McGill et Montréal et participa à quelques débats où ses textes soulevaient toujours des applaudissements prolongés.

On le voyait chaque jour à la Maison des étudiants, mettant à toutes les sauces et au service de toutes les constitutives son imagination et sa rapidité de travail. Profitant au maximum de sa célérité et de ses dons multiples, il aidait tout le monde, avec une grande discrétion. On n'aurait jamais cru, à le voir tout à tous, qu'il trouvait quand même le temps de gagner sa vie...

Jean Vallerand s'est révélé subitement comme compositeur. Mais ceux qui le connaissaient intimement ne furent pas plus surpris que cela. De Jean, on peut tout attendre, tout espérer.

Paul CHOLETTE



Ses goûts littéraires le menèrent d'abord au "Quartier latin", dès son arrivée. Et, pendant près de cinq années, le journal des étudiants s'identifia presque à Jean Vallerand; le journal et l'homme s'étaient fondus et il n'en émergeait que la personnalité déjà puissante de Jean. Dès le premier numéro dont il assumait la responsabilité, avec Me Maurice Archambault de béate mémoire, il transforma radicalement ce qui n'était qu'une feuille passablement mièvre et terne infiniment en un journal viril, écrit en une langue pure et vivante et visant un but bien précis. En un style châtié, avec un vocabulaire virulent et une profonde originalité, Jean savait clamer bien haut ce que ses camarades pensaient tout bas.

Les semaines où la collaboration se faisait anémique, Vallerand réussissait à fournir à lui seul, et d'urgence, trois, quatre et cinq articles variés et

A L'ÉCOLE DE MUSIQUE D'OUTREMONT

Pour constater les merveilleux résultats obtenus par cette institution et pour juger de la haute valeur de son enseignement musical, on n'a qu'à assister à un concert donné exclusivement par un groupe de ses élèves. On a soin, en ces murs, d'orienter chacune dans la voie que l'on considère la plus appropriée à ses aptitudes naturelles. Après avoir reçu une solide culture générale, chaque élève procède ensuite à un travail de spécialisation qui lui permettra d'individualiser profondément sa personnalité musicale. C'est pourquoi on atteint presque à la perfection dans la préparation et la présentation de ces concerts.

A la matinée de samedi dernier, quatre excellentes pianistes et un charmant sextuor vocal étaient au programme.

Le premier mouvement (Allegro) du concerto en LA MAJEUR de Mozart fut traité avec toute la délicatesse qu'on lui doit donner, par mademoiselle Rolande Lefebvre. C'était du Mozart bien joué. Malgré la nervosité qu'elle nous laissait deviner à certains passages, mademoiselle Jocelyne Binette a tout de même bien résumé l'orchestre au second piano. Seule une solide maîtrise du texte permit à ces deux jeunes pianistes de surmonter de telles embûches.

Mademoiselle Lefebvre, plus tard, s'est fait entendre seule dans le pre-

mier mouvement (Presto) de la sonate en sol mineur de Schumann où elle fit ressortir avec grâce la fine sensibilité du compositeur romantique, et dans la "DANSE" de Debussy.

Dans son exécution de la sonate op. 10 no 1 de Beethoven et de la 4e Barcarolle de Fauré, mademoiselle Louise Baril a montré qu'elle comprenait davantage et avec brillante intelligence la composition de l'œuvre du grand maître allemand.

La transcription pour piano par Listz du "PRELUDE ET FUGUE" en LA MINEUR de Bach a été jouée avec une vigueur et une conviction dépassant l'ordinaire par mademoiselle Madeleine Paquet, une brillante élève de monsieur Jean Dansereau. Surtout dans son interprétation de la FUGUE, cette jeune pianiste a déployé un dynamisme ferme et contrôlé, dans un style intensément expressif. Elle n'a pas diminué d'aplomb ni de compréhension dans sa fidèle interprétation de la "SONATINE" de Ravel.

Le petit sextuor vocal a chanté avec beaucoup de grâce féminine quatre pièces aux motifs courts fort bien goûtées par l'auditoire. Mademoiselle Jocelyne Binette accompagnait au piano.

L'avant-dernier concert de l'année est annoncé pour le 21 mars.

Jean SAURIAC

1904-1942
DEPUIS TRENTE-HUIT ANS
NOUS HABILLONS LES
ÉTUDIANTS

Assortiment très considérable de complets, paletots, articles pour hommes à des prix qui ont toujours satisfait vos prédécesseurs.

Réduction spéciale
aux étudiants.

901 est, rue Ste-Catherine



Le Quartier Latin

organe officiel
des étudiants de l'Université de Montréal
539, rue De Montigny - HARBOR 4511

DIRECTION

Directeur: JACQUES GENEST
Directeur adjoint: MARCEL ROBITAILLE

RÉDACTION

Rédacteur en chef: MARCEL THEORET
Secrétaire de la rédaction: GÉRARD ALLY

Rédacteurs:

ROBERT GENEST GASTON POLLIOT
MAURICE BLAIS JEAN VALLERAND
MAURICE CLOUTIER PAUL CORBEIL
J.-P. GUILBAULT MARCEL BLAIS
GABRIEL MARCHAND J.-B. BOULANGER
MARC BENOIT
Pour le théâtre: CHARLES DUMAS

ADMINISTRATION

Administrateur: ROLAND LEFRANÇOIS

Le "Quartier Latin" n'est responsable
que des seuls articles de la Direction.

IMPRIMÉ PAR

LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

Gazette artistique

MARION ANDERSON.....	ce soir, au Plateau
LA COMÉDIE DE MONTRÉAL.....	"Les amants de Meyerling"
AU MONUMENT NATIONAL.....	les 12, 13, 14 et 15 mars
DEUXIEME AUDITION POPULAIRE.....	Jean Dansereau
À L'AUDITORIUM DU PLATEAU.....	en récital, le 25 mars
LES VARIÉTÉS LYRIQUES.....	"Le grand Mogol"
AU MONUMENT NATIONAL.....	les 26, 27, 28 et 29 mars
LES COMÉDIENS DE L'ARCADE.....	"Le Voleur" d'Henri Bernstein
CINÉMA ST-DENIS.....	"Fou de Paille" avec Lucien Boroux "Cette vieille canaille" avec Harry Bow

LA FEMME DE MES RÊVES

Non! mesdames, mesdemoiselles, je vous en prie, ne me lisez pas! Si vous prévoyez ce que je vais dire... Ah non! prenez l'article suivant. Mon sujet est trop scabreux pour que je permette à vos yeux si modestes de lire ma prose si verte.

Mais tout de même... c'est pour vous que j'écris... Et que vous me jetiez ici et là un coup d'oeil qui vous permette de tout lire, ça ne me déplairait pas!

Si vous me connaissiez... surtout mesdemoiselles, vous ne craindriez rien en ma compagnie ou si peu. Depuis quelques années je suis si galant! Je vous regarde malgré moi. J'aime les fleurs sans savoir pourquoi. Vous me faites rougir sans raison, me gratter la tête sans cause. Oh! sans cause? Il y en a une et une vraie. Imaginez-vous, vous ne l'auriez pas pensé à me lire, je suis un jeune homme... de vingt-sept ans et j'ai une position de secrétaire, bien, très bien rémunérée. Caractère bourgeois, tranquille, ponctuel, très propre, je suis fait à la mesure de toutes les demoiselles... comme tout bon fonctionnaire.

J'ai une humeur facile, j'aime beaucoup les enfants. Pas de grandes qualités mais aussi quasiment pas de défauts, avouez que j'ai du tempérament! Je ne veux pas vous dire que je suis une perle, mais je le pense un tout petit peu quand je me déssole d'être seul.

Ah tiens! encore ma petite note mélancolique, note en mineure je crois, relisez et appuyez sur la chute: "... quand je me déssole d'être seul". Son sombre et triste comme un pleur. C'est que, voyez-vous, je suis un homme à la recherche d'un trésor. Faut s'entendre. Pas n'importe quel trésor. Bon chrétien, bon vivant, je ne pense pas que le bon Dieu me destine une virago. Je ne veux pas d'une femme à caractère coupe-papier: ça tranche trop sec pour que j'en garde l'appétit! Ni d'une snob: l'orgueil, ça coûte

trop cher et ça ne donne pas de coeur; pas de femme trop belle non plus, car il y a trop de chances pour celle-là qu'elle soit à tout le monde. Non! ce que je voudrais, ce serait une bonne petite femme, bonne chrétienne comme moi: c'est pas trop de deux pour se sauver de l'autre bord! instruite, oui pardi! une femme intelligente ça me ferait monter en grade; vaillante à l'ouvrage aussi, qui sût assez de cuisine pour pouvoir me causer des "Ah!" de surprises joyeuses devant un bon plat.

Me connaissant tel que je suis, bien simple, bien rangé, méthodique, vieux garçon depuis vingt-sept ans, avec mon petit penchant pour les cordons bleus, je vais vous conter mes premières aventures, mes décevantes aventures... puis-je je suis encore dans le célibat!

J'atteignais ma vingt-cinquième année. Déjà j'étais bien, bien rémunéré, (moins qu'aujourd'hui cependant). Pour ces deux raisons, je croyais pouvoir viser haut, c'est-à-dire choisir... dans la haute classe. Et justement, je flânais sur la rue Sainte-Catherine devant "Morgan" quand tout-à-coup, très pressée, une jeune fille en sortit. Elle échappa son porte-monnaie, je ramasse, je cours, je m'excuse, je présente le porte-monnaie, elle remercie, j'engage causerie en marchant dans sa direction. Bref! j'en restai tout frileux pour deux jours: c'était une jeune fille d'Outremont! et chic! et intelligente! Oh ce qu'elle était intelligente! Elle serait docteur en droit, m'a-t-elle dit!

Sur le coup, je n'ai pas remarqué que je m'adressais à une avocate, je ne croyais parler qu'à une jeune fille intelligente. Ma veine serait de la rencontrer de nouveau, me disais-je. J'orientais mes promenades du côté d'Outremont sous le secret prétexte de rencontrer l'air de la montagne, plus rafraichissant.

J'avoue, je n'étais pas tout à moi. Mais je fus récompensé! Après une semaine de promenade, je la vois, je la rejoins. Sourires et béatitudes. Enhardi, je risquai un timide:

— "Viendriez-vous au ciné demain soir?"

— "Oh ça me ferait bien plaisir!"

Vrai! le coup de foudre me tonna dans la poitrine. Le plus drôle, c'est qu'elle voulut me remettre ma soirée. Elle m'invita à un thé chez elle. J'y cours, timide comme l'hirondelle à son premier vol, des phrases à points de suspension plein la bouche, des châteaux pleins la tête. Elle aussi était timide, gauche même.

— "Bon signe!" pensais-je.

(Suite à la 5e colonne)

MÉCONNUE...

Méconnue ou inconnue au Québec la force! Parce que l'on n'enseigne que la prudence. Et que, souvent, ceux-là même qui réclament la modération sont ceux qui profitent des dérobades en catimini des masses.

Et puis, comment être fort quand on est seul? Individualisme forcené, idiot, démocrate. Quoi qu'on dise, c'est dans le faisceau universitaire que réside la puissance, l'avenir.

Tant que ne sera pas réalisée l'unité de pensée et d'action, tant que ne seront pas sacrifiés les individus, et leurs excellentes idées, à chacun, rien à faire.

C'est la négation de la liberté. Peut-être. Il vaut mieux préférer librement sacrifier une fausse liberté, que de n'avoir pas le choix plus tard de capituler devant les utopies libertaires ou libérales, le mortel "free for all".

Si l'on vivait nationalement au lieu de "brailler" nationalement. Si l'on savait imiter sur beaucoup de points ceux sur qui l'on débattait.

Le Juif, par exemple, n'aura aucun scrupule à frauder consciencieusement son compatriote moins malin. Mais si ce même compatriote est aux prises avec un étranger, l'étranger a deux ennemis mortels devant lui.

Le Saxon cubliera tous ses griefs personnels pour emboîter le pas à ses collègues du cercle ou du club qui agissent sur un mot d'ordre émané de quelque part plus haut.

Ce petit immigré poursuit ses études parce que sept ou huit familles de ses compatriotes se cotisent pour lui faire gravir un échelon de l'échelle sociale. Il en attirera d'autres à lui quand il sera en place.

Nos tsars préférèrent tenir le troupeau grouillant dans l'ignorance. D'autant que le troupeau cherche à les redescendre du piédestal où il les a hissés.

Apprendre à synchroniser les coups d'avirons, les coups d'épaules, les efforts de hâlage.

Puisque le chef est absent, obéir à un chef invisible, symbole de la puissance de la nation.

Prendre de plus en plus conscience de cette entité ethnique définie qui confère certainement des droits, mais encore plus de devoirs.

Ne penser qu'aux devoirs. Les accomplir sereinement, calmement, systématiquement. Plus rien ni personne n'osera alors s'opposer aux droits.

La détermination de chacun et de tous à faire la tâche assignée sans dévier de l'unique but est une invincible force.

De puissants empires ont vécu de cette unité. De plus puissants sont morts de l'avoir oubliée.

Toutes les forces désintégrant et anémiées sont actuellement lâchées contre les petits peuples. Elles auront beau jeu chez ceux qui ferment fi de leur histoire. Chez les traitres.

Il n'est permis à aucun de nous de trahir. Il est enjoint à chacun de mourir sur la brèche. Même si tout doit sombrer.

Guillaume le Conquérant a justement proféré: "Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer".

C'est à cette farouche détermination qu'il faut atteindre: penser et travailler uniment; se taire quand parler est un suicide; se reposer quand l'action est inopportune; foncer à la moindre chance de succès, au moindre signe de défaillance de l'adversaire.

Nous avons été trempés pour cela, sachons nous en souvenir et brûler ce que nous avons adoré: les faiseurs de promesses électorales, les bondieusards profiteurs, les Tartufes de sociétés nationales, les courtisans du "précédent".

Non, le précédent ne fait pas loi. Puisque les circonstances de temps, de lieu et de personnes ont changé. Il faut nuancer les jugements puisque juges, avocats, témoins, accusés ont changé.

Surtout, pas de pure spéculation: on en meurt. Garder un pied dans le réel, sur le plancher des vaches. Ne pas ergoter.

A bas nos péripatéticiens de tout acabit! Prions pour ceux qui nous barbent de leur âge, de leur expérience, de leur "si jeunesse savait..." Ils nous ont foutu dans un joli borborygme avec tous leurs titres et leurs décorations.

Notre aéroplane ne peut ou ne veut se rendre compte qu'il verse dans le rotage et qu'il s'approche dangereusement du gâtisme.

Il nous sera peut-être permis de lui rappeler respectueusement que ce sont nos vies à nous qui se jouent actuellement sur un échiquier de fer et sans âme. Peut-être avons-nous quelque chose à dire malgré les objurgations à nous taire de ces mêmes impersonnalités chevrotantes.

Oui, nous sommes des cerveaux brûlés. Nous sommes revêches, durs, inflexibles. Mais nous jouons gros. On nous force à risquer tout notre avoir, notre vie d'hommes jeunes et pleins d'espérance.

Nous sommes des têtes brûlées. Mais il faudrait peut-être essayer de voir et de comprendre la mort qui nous habite et déjà nous a marqués de son signe, comme jadis les victimes du sacrifice sanglant.

Peut-être la Providence voulait-elle qu'il en fût ainsi pour qu'une fois au moins, nous serions les coudes.

Jamais ne fut ressentie comme en ces jours la fraternité qui nous lie. Jamais vit-on autant de bonnes volontés; à quelque chose, malheur est bon.

Cependant, il faudrait commencer au plus tôt à occire les fauteurs de désunion.

Aucune rancœur; des constatations de faits que l'on a intérêt à tenir le plus cachés possible.

La souffrance a dessillé bien des yeux. Les dupes se font de plus en plus rares. Le baillon finira bien par se desserrer. Gare alors si nous y sommes. Nous pourrions peut-être demander des comptes de tutelle.

Oui, nous sommes jeunes, ignorants, bouillants, voire insolents. Demandez-vous bien si vous ne seriez pas pleutres avec un pistolet sur la gorge. Que bougent les vieux fossiles ou qu'ils cèdent leur place!

Parce que la grande méconnue a de plus en plus d'amants. Les coeurs sont de plus en plus forts à mesure que l'apaisement leur vient dans l'unité de doctrine.

La chevalerie renaît, au grand dam des veules puissances matérielles qui agonisent. L'armée des chevaliers de l'esprit ne laissera subsister que ce qui est blanc et net et pur. Au feu tout le reste. Ce qui restera d'être jeunes, forts, droits, reconstruira une cité de charité.

Oublier les inutiles complexités, revenir à la simplicité, à la divine simplicité, à l'unité.

Un, à l'exemple de la Toute-Puissance qui veut résider dans l'unité, même en ses manifestations multiples.

Un.

Claude LAMER

SKI INTER-FACULTÉS

Dimanche prochain le 15, auront lieu à Saint-Sauveur les concours inter-facultés organisés par le Ski-Club de l'Université de Montréal. A cette même occasion, nos porte-couleurs rencontreront les représentants de l'Université Laval de Québec.

Tous les skieurs de l'Université sont invités à se rendre à St-Sauveur dimanche prochain. Chaque faculté est invitée à se former une équipe de 4 skieurs ou plus. Il y aura concours de descente et slalom.

Samedi, le 14, il y aura un concours éliminatoire dans la "St-

Sauveur Ski Run" afin de choisir les représentants de Montréal dans l'épreuve interuniversitaire. Tous ceux qui désireraient participer aux courses contre Laval feraient donc bien de se rendre à Saint-Sauveur dès samedi.

Donc, en foule à Saint-Sauveur, en fin de semaine. Ce sera pour la plupart d'entre nous l'occasion d'une de nos dernières visites dans le Nord cet hiver et le Comité nous promet un véritable gala de skieurs.

Robert BAILLARGEON,
Publiciste du Ski.

Nerveuse, voilà qu'elle accroche sa robe de soie noire dans le coin d'une table à carte et crish! une déchirure.

— "Oh mon dieu! déchirée! Vous excuserez Monsieur! Quel contretemps!... Maman va pouvoir me réparer ma belle robe..."

— "Vous ne cousez pas mademoiselle?"

— "Oh! c'est que, vous comprenez, cher Monsieur, avec les études on n'a pas le temps pour ces bagatelles-là. Tenez, goûtez donc à ces "mokas" délicieux, je crois..."

— "Oui, tout-à-fait, mademoiselle. Seraient-ils le fruit de vos mains?"

— "Non, maman ne veut pas me voir à la cuisine. Elle dit que ça regarde les servantes. Elle a bien raison."

— "Sans aucun doute, mademoiselle!..."

Désillusion! Maudite table à carte! Servantes du diable! Je ne pouvais plus être aveugle. Mis sur la piste, je dus bien m'apercevoir que la science lui avait enlevé un peu de coeur. Elle tenait tête facilement. Encore un peu d'études et elle régènerait le barreau et alors... pauvre de moi! Alors, alors, c'est vous, mesdemoiselles du bon sens, c'est vous qui m'auriez conseillé de laisser là ce puits de science et de rechercher la jeune fille qui pouvait créer du bonheur en s'occupant du train de la maison, de la cuisine, réparer mes bas que je perce toujours au talon, débarrasser les enfants à venir, et regarder "son" mari les yeux dans les yeux, plus souvent que les gros livres... qui n'enseignent pas la vie.

Alors, alors, comme vous prenez ma part, j'ai suivi votre conseil que je trouve maintenant si raisonné. J'ai décidé de laisser là les jeunes filles qui ont trop de cerveau et qui savent tout, excepté la vie, leur devoir, leur rôle et leur pauvre mari.

On ne sort pas d'une aventure pareille avec un coeur pacifique; le mien se lamentait à se fendre comme les bois de bouleaux balayés par les grands froids. Pareil à la feuille morte, qui virevolte dans le chemin, il ne retrouvait plus en ma poitrine son rythme accoutumé.

Un petit démon le visitait: "Mon vieux, ne t'en fais pas! Que diable! n'y a-t-il que des "pinçées", des "peau sèche"? Cherche encore et tu trouveras bien des jeunes filles qui savent et qui sont prêtes à leur rôle de mère de famille, à leurs devoirs d'épouse..."

Je ne le savais que trop. Désabusé de celles qui ne sont pas simples, j'envoyais au diable vert, ces bigotes de l'intelligence. Elles ne sont pas pour moi qui veux une famille et beaucoup d'amour pour la famille.

Toujours est-il que j'ai cessé de regarder vers les phénix. Près de moi, il y avait une dactylo, jolie, enjouée, charmante. Elle me trouvait de son goût. C'était réciproque. Les "affaires" marchaient, les "stocks" montaient.

Et pourtant, mesdemoiselles du bon sens, et pourtant... A ma place, comment auriez-vous réagi si un jeune homme vous eût dit qu'il aimait les enfants autant que la vaisselle! Vous auriez regimbé de tout votre amour maternel. Eh bien! moi, tout accroché que

j'étais, il m'a fallu saigner quand elle m'eût dit incidemment, presque à regret:

— "Les enfants, c'est comme la vaisselle: ça me tombe sur le système!"

Les raisons? Primo, la vaisselle ratatine la peau des mains! Secundo, les enfants braillent, c'est bien du trouble, et ça donne mal à la tête! Conclusion: moins il y aura d'enfants, moins il y aura de vaisselle! Espèce d'Anglaise, va!

Mais où donc mesdemoiselles, prenez-vous cette peur de la famille et de la cuisine? "La femme s'émancipe de nos jours" dites-vous. Je vous crois bien, certaines sont à défaire l'ouvrage de la Création. Créées pour donner du bonheur par la famille, voilà qu'elles se démettent, démissionnent nombreuses comme les ministères en banqueroute! Je vous le demande les mains jointes: "Pourquoi êtes-vous sur la terre? Qui va s'occuper de la cuisine?"

Grognon, moi grognon! elle est bonne celle-là! Trop de ménages sont malheureux parce que la femme ne connaît pas sa part dans l'oeuvre à deux. Là où il y a amour, plusieurs ne veulent voir, dirait-on, que travaux forcés sous la surveillance d'un garde-chiourme!

Allez donc vous marier avec une "Sorbonne condensée" ou avec une jeune fille qui refuse la famille, qui semble dire au Ciel: "Non! par moi n'entrera pas sur la terre une âme dans un corps. Je refuse volontairement à la gloire divine, trois, six, dix enfants, trois, six, dix élus!"

Je me suis refusé à ces deux "genres". Tonnerre! le mariage ce n'est pas une galère!

Mais excusez-moi, chères lectrices, vous allez croire que je m'emporte quand tout simplement je souffre... à cause de quelques-unes qui ne comprennent pas... Etre épouse, être mère, elles ne savent pas...

Comme j'ai foi et espérance en vous, mesdemoiselles, j'ai attendu, j'attends encore parce que je suis sûr... de trouver.

Et peut-être ai-je déjà trouvé...
Paul FONSEGRIVE

Tél. PLateau 7953

Rayon d'Optique et d'Optométrie

J. Al. Benoit emq.

CHEZ

Al. Benoit - Benoit Protectal Inc.

1617, rue St-Denis Montréal

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DE L'U. DE M.

PRESENTE

SA 2^e AUDITION POPULAIRE

AVEC

JEAN DANSEREAU

AU PLATEAU, LE 25 MARS

BILLETTS EN VENTE DES LE 13 MARS

PRIX: 50¢

A LA MAISON DES ETUDIANTS

539 est, rue de Montigny

Tél. BE. 2569



LE Rendez-vous DES ETUDIANTS

PRIX SPÉCIAL SUR PRÉSENTATION DE LEUR CARTE D'ÉTUDIANT

3 LIGNES POUR 25¢ JUSQU'À 6.00 P.M.

L'ACADÉMIE DE QUILLES CENTRALE

COIN ST-DENIS ET STE-CATHERINE